MYSTÈRES
SUR MYSTERES.

III.

MYSTÈRES

SUR MYSTÈRES

III

Y 9116

MYSTÈRES SUR MYSTÈRES,

OU

LES ONZE CHEVALIERS.

HISTOIRE MERVEILLEUSE.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

CHEZ J. CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, première galerie de bois, n°. 188.

1807.

RODOLPHE.

CHAPITRE PREMIER.

Etonnant contraste.

ALLONS, mes amis, dit Alfibras, oublions tous ces charmes, toutes ces lugubres conjurations, et venez vous reposer dans ma maison ; ces lieux sont bons pour les opérations magiques, mais ils sont tristes à mourir ! j'aime la joie. Il dit, et frappant de sa baguette sur un lustre, il se changea en un char auquel nos chiens, sous la forme de casoards, s'attelèrent d'eux-mêmes. Nous montâmes dans la voiture, et la

voûte de la galerie s'étant ouverte, nous fîmes route dans les airs, et fûmes transportés, en moins de cinq minutes chez Alfibras, où nous descendîmes dans un bosquet de son jardin où la voiture resta, nos casoards redevinrent dogues, et nous suivîmes le maître de la maison, qui nous fit entrer dans un vestibule sur le jardin, et de suite dans un salon où étaient sa femme et ses deux filles. Elles nous attendaient avec le meilleur souper possible; elles étaient belles et aimables, la conversation fut fort intéressante, mais je n'y pouvais prendre la moindre part; l'absence de Sophie, ce sang qui devait se répandre, les périls que je devais courir, jetaient un voile sombre sur mes pensées. Quand les valets fu-

rent retirés, Alfibras m'adressa la parole. — Je puis vous dire, seigneur Rodolphe, devant ma femme et mes filles qui sont dans la confidence de mon art, que nous avons demain un grand voyage à faire, et qui vous surprendra; car vous croyez aller à Drontheim, et c'est en Syrie. — En Syrie? mon Dieu, toujours des absences. — Ce voyage-ci ne sera pas long, nous ne serons pas plus de trois jours. Ces mots me rassurèrent; car si nous y avions été par la route ordinaire, combien aurais-je été de temps sans revoir ma Sophie! Alfibras continua, et dit : nous partirons demain après-dîner; car il ne faut pas plus de quatre heures, pour nous y rendre, mettons-en cinq pour les accidens; que nous arrivions à Jérusalem à huit

heures du soir, il fera encore grand jour. Ainsi, en nous mettant à table à une heure, cela sera suffisant. Bon soir, mes amis, vous pouvez dormir tranquilles, rien ne troublera votre repos. Oubliez que vous êtes ici dans la maison d'un nécromancien ; car je n'y fais jamais usage de mon art que pour m'y conserver, ainsi que ma famille et mes amis, dans une santé parfaite. Je vais vous conduire dans votre appartement, j'ai pensé qu'il vous ferait plaisir et à votre ami, d'être dans la même chambre. Nous prîmes congé des dames, et nous suivîmes Alfibras, qui alluma deux bougies et nous laissa.

Je racontai à Aleric l'apparition des chevaliers et ce que le plus ancien m'avait dit ; il chercha à me

rassurer et nous parlâmes de Sophie et d'Oliska : leurs images adoucirent l'horreur que ces lieux funèbres m'avaient inspirée ; je m'endormis paisiblement. A mon réveil je vis Aleric à la fenêtre ; elle donnait sur les jardins qui contrastaient d'une manière piquante avec le site sauvage du bord du lac, c'était un véritable Eden. Je me levai et après avoir donné mes premières pensées à Sophie, je voulus cependant savoir si ce que j'avais fait pour la délivrance de ma dame lui était agréable ; car l'amour ne me rendait pas insensible au bonheur de cette belle et vertueuse femme ; je la trouvai en parfaite convalescence, j'appelai Aleric et lui fis voir le progrès que sa santé avait fait ; il la trouva très-belle ; mais il convint avec moi qu'elle

était plus faite pour inspirer le respect que l'amour. J'étais heureux d'avoir un ami tel que lui, qui compatissait à toutes mes peines et qui en allégeait le poids par l'espérance; mais en me rappelant ce que m'avait dit le chevalier, qu'il me fallait décider à vivre sous les lois de la dame de la Discrétion; je refermai la boëte en poussant un profond soupir. Aleric me comprit et me serra la main avec l'expression de la plus tendre compassion, et m'engagea à descendre dans les jardins.

Nous nous rendîmes dans les vergers, dont la fraîcheur délicieuse dissipa par degré le trouble de mon âme, nous admirions la culture de beau lieu, et n'y voyant pas d'ouvriers, nous crûmes qu'il n'était qu'une illusion, ce qui nous le ren-

dait moins agréable; nous passâmes dans une autre partie de ce jardin où nous trouvâmes Alfibras, la bêche à la main, suivi de ses deux filles. Vous voyez, nous dit-il, la plus douce de mes occupations, c'est ici que j'ai le bonheur d'oublier que je commande aux puissances élémentaires; il me serait très-facile de les contraindre à faire mon jardin; mais alors il n'aurait nul charme pour moi: toute jouissance qui ne donne pas de peine est sans plaisir; c'est avec ma famille que je cultive ce beau lieu, le terrain est excellent, et grâce enfin à nos soins continuels, nous mangeons les meilleurs fruits; je ne suis heureux qu'ici, et toutes les fois que je suis obligé de quitter ma retraite, j'éprouve que la puissance ne fait pas le bonheur. En

disant cela il se mit à retourner un carré de son potager, ses filles arrachaient les mauvaises herbes. Nous aperçûmes madame Alfibras qui cueillait des fruits et des légumes. Je ne vous offrirai, dit-il en continuant de travailler, pour votre dîner que des productions de ma métairie, et je crois que vous les préférerez au repas que les Gnomes, les Salamandres et les Oudins pourraient vous offrir; leurs mets sont plus recherchés, ceux que la nature donne à l'homme, pour son travail, sont bien plus sains. J'étais bien de son avis. Car je n'avais nul goût pour la féerie, comme nous restions auprès de lui, et qu'il crut que ce n'était que par politesse. — Ne vous gênez pas, me dit-il, promenez vous, quand on est occupé

on n'a pas besoin de société et c'est encore un des avantages du travail; car l'être oisif, portant partout le poids de son inutilité, est forcé de chercher au milieu des hommes ceux qui, comme lui, ne font rien pour alléger le fardeau insupportable de l'ennui. De là, ces associations dangereuses qui bouleversent les états, et qui ne fait rien fera bientôt le mal. Allez, je vous rejoindrai à dîner; ma femme vous avait préparé à déjeûner..... mais vous vous êtes levés si tard que nous n'avons pu vous attendre. Si vous avez faim voilà du pain dans ce panier, cueillez des fruits; nous acceptâmes sa proposition.

Je ne pouvais me lasser d'admirer cet homme à qui les élémens étaient soumis, et qui n'employant son art que pour le bonheur de ses

semblables, se contentait pour lui-même des fruits de son travail et de l'économie de sa famille. Belle et utile leçon pour les grands de la terre, qui oublient que la puissance que les peuples leur ont confiée ne doit être employée que pour eux, à qui elle appartient, et ne doit les distinguer du reste des hommes que par les plus grandes vertus. — Convenez, me dit Aleric, qu'on est heureux d'avoir Alfibras pour ami, et qu'en ne le jugeant que sur son extérieur, vous ne vous seriez pas douté qu'il eût des mœurs aussi douces? — Oui, lui dis-je, et c'est bien pour lui que l'on peut dire: ne jugeons par les gens sur l'apparence.

Nous parcourûmes les bosquets qui nous parurent délicieux, et nous y rencontrâmes madame Al-

fibras qui nous proposa de jetter un coup d'œil sur sa ferme; elle était dans le meilleur ordre, le soin en était confié à peu de valets, qui étaient heureux et fort attachés à Alfibras; ils ignoraient sa puissance magique, et ils n'en ressentaient les effets que dans leurs maladies; mais afin qu'ils crussent être guéris naturellement, il faisait toujours usage des plantes connues, auxquelles il donnait plus d'activité. Nous rentrâmes dans la maison.—Prenez cette clé, c'est celle de la bibliothèque; la porte est dans le corridor où vous logez. Nous y trouvâmes un choix de livres des plus précieux dans toutes les langues, auxquels était jointe une collection d'histoire naturelle, et des médailles antiques, les bustes des grands hommes tant

grands Grecs que Romains. Nous n'avions pas fini d'examiner toutes les curiosités que contenait ce cabinet, que la cloche sonna pour nous avertir qu'on allait se mettre à table. Les dames étaient d'une parure simple, mais élégante; on n'aurait pu se douter que c'étaient les jardinières du matin, qui cependant dans leur négligé conservaient les grâces qui les rendaient si intéressantes. Le repas fut aussi aimable que celui de la veille et je quittai avec regret un si doux asile, où je ne prévoyais pas alors que je devais être frappé du coup qui a détruit pour jamais mon bonheur.

CHAPITRE II.

Arrivée dans la Syrie. Tombeaux. Vengeance.

Alfibras nous mena dans le bosquet où le char était resté, il dit un mot à l'oreille d'un des cazoards, ils nous enlevèrent aussitôt et nous nous perdîmes dans les espaces aériens avec une telle rapidité, que je ne voyais et ne sentais plus rien quand nous touchâmes la terre.

Quand nous fûmes à la hauteur de Jérusalem, notre guide ordonna à ses coursiers ailés de s'abaisser, et nous descendîmes dans un valon désert, entouré de palmiers et de sycomores. Notre char se trouva dans l'instant monté sur

quatre roues et attelé de deux superbes chevaux. Félix en prit les rênes, et suivit une route qui traversait le valon ; elle nous conduisit à Jérusalem. Nous descendîmes dans une hôtellerie où Alfibras était connu. Dès qu'il fut arrivé, on s'empressa à lui amener des malades ; de qui il prescrivait des remèdes dont le succès était certain. Je ne me lassais pas d'admirer ce grand homme, qui cachait avec un soin extrême sa puissance, pour ne laisser connaître que son humanité.

Quand tout le monde fut retiré, il me dit : Mon cher Rodolphe, il y a assez de temps que vous vous êtes reposé, il faut commencer le grand œuvre pour lequel tant d'événemens ont été préparés. Rappelez-vous les mots que le plus

ancien des onze chevaliers vous a dit : Vous ne pouvez obtenir la pierre d'aimant qu'avec l'anneau de votre père. Vous savez qu'il est mort dans ces lieux ; il fut enterré avec cette bague, il faut aller la chercher. Minuit approche, c'est l'heure des tombeaux..... Descendez dans celui de votre père ; ne vous attendez à aucuns secours, car les destins ont ordonné que vous ne seriez aidé que de votre vertu. Personne ne vous accompagnera, ni moi, ni Aleric. Félix ne vous suivra point ; ne comptez pas sur vos chiens, vous prendrez seulement votre lanterne sourde, une hache et un poignard. — Comment saurai-je où est ce tombeau? — Vous allez reprendre la route qui vous a conduit ici ; quand vous aurez traversé le vallon des pal-

miers, vous trouverez à gauche un sentier qui vous conduira à la vallée des tombeaux, où sont des grottes taillées dans le roc, qui forme une longue avenue. Au fond sont plantés des cyprès, au milieu desquels se trouve une porte de fer, dont voici la clef. Vous descendrez les degrés qui conduisent dans un caveau ; vous verrez deux cercueils, ce sont ceux de votre père et de votre mère ; celui de votre père est à droite, vous l'ouvrirez à coups de hache, en prenant garde de briser le cadavre, vous détournerez le linceuil qui l'enveloppe, et saisissant la main gauche vous enleverez facilement l'anneau mystérieux, puis, remettant le linceuil, vous rapprocherez les morceaux du cercueil, vous trouverez du plomb, du charbon et les instrumens né-

cessaires pour le fondre, vous en coulerez dans les fentes ; un jour vous saurez les raisons qui ont fait laisser ces choses ; quand tout sera remis en ordre vous remonterez les degrés, vous refermerez la porte et vous reviendrez ici où nous vous attendrons. J'oubliais de vous dire que vous ne devez pas toucher au cercueil de votre mère. Il n'avait pas besoin de me le recommander, je me trouvais assez malheureux d'être obligé d'ouvrir celui de mon père, et j'éprouvais à cette seule idée un effroi qui me faisait dresser les cheveux sur la tête.

Cependant minuit sonne : c'est le moment du départ. Aleric demanda avec instance à Alfibras de m'accompagner jusques au tombeau ; mais il s'y opposa formellement, Félix ne trouva pas plus de

complaisance de sa part. J'embrassai mes amis, pénétré de reconnaissance des marques d'attachement qu'ils me donnaient; mais il fallut partir. O ma Sophie! puisse toujours ton image chérie éloigner de moi les horreurs de cette affreuse nuit. Amour! viens l'éclairer de ton flambeau..... Que dis-je, hélas! quelle est mon erreur, est-ce pour ma Sophie que j'entreprends ces périlleuses aventures..... C'est pour une femme belle, il est vrai, et plus infortunée encore à qui je suis lié par des sermens redoutables, comment oser penser à ma Sophie dans ces momens de terreur?.... Mais n'est-ce pas pour elle; car comment recouvrer ma liberté si je ne rends pas à la dame de la Discrétion la sienne? C'est ainsi que ce senti-

ment, vainqueur de toutes nos affections, venait mêler son doux poison aux angoisses que je ressentais. Grâces te soient rendues, ô ma Sophie, sans toi je n'aurais pu remplir ces lugubres devoirs. Ah! si j'avais pu imaginer que de ce tombeau, qui me causait tant d'effroi, sortiraient tous mes malheurs, non jamais, jamais je n'aurais voulu y descendre; mais les Dieux l'ont voulu; ils m'ont présenté l'image de Sophie couronnant mes hauts faits par le don de sa foi pour me tenir lieu de courage; ils m'ont trompé pour me forcer à remplir leurs décrets.

Me voilà seul au milieu de la nuit, guidé par la lumière incertaine que je portais, cependant je distinguai le sentier qui me conduisit à la vallée des tombeaux; il

était bordé, comme me l'avait dit Alfibras, de sépulcres à droite et à gauche, le silence le plus profond régnait autour de moi, il n'était interrompu que par le cri funèbre de l'oiseau de la mort, répété par les échos qui en redoublaient l'horreur. Des flammes bleuâtres s'élevaient au-dessus de ces tristes demeures et conservaient les formes fantastiques de ceux qu'elles renfermaient : ces cris, ces feux, ces apparitions me pénétraient de la plus sombre mélancolie. Je me sentais anéanti et je fus près de deux heures à parcourir ce douloureux chemin ; enfin j'aperçus la cime des cyprès, leur aspect me fit frisonner ; je me jetai contre terre, là j'éprouvai les plus violentes convulsions, je mordais les pierres sur lesquelles j'étais étendu, tan-

tôt mes membres se roidissaient; tantôt je tombais dans un anéantissement voisin de la mort, je ne pouvais plus trouver dans mon âme la vertu nécessaire pour remplir cette pénible tâche. J'étais décidé, dussai-je laisser périr la dame de la Discrétion et perdre la protection du souverain Génie, de retourner sur mes pas. Déjà je me soulevais lentement quand tout-à-coup je vis ou crus voir ouvrir la porte d'un sépulcre. Je tressaillis et n'osai plus changer de place, considérant avec plus d'attention, j'entrevis, à la lueur de l'astre de nuit qui commençait à éclairer cette scène nocturne, non seulement la porte s'ouvrir, mais un spectre sortir de cette porte et venir droit à moi. Mon premier mouvement fut de détourner mes

regards ; mais l'ombre m'appela distinctement par mon nom, et quoique sa voix eut cet accent terrible de la mort, je reconnus que c'était celle de mon bienfaiteur, de celui qui m'avait tenu lieu de père, enfin la voix du patriache de Jérusalem : l'effroi fit place à la reconnaissance et tournant mes regards avec confiance vers cet être qui ne pouvait sortir de la nuit du tombeau que pour adoucir mes souffrances, j'osai le fixer et je vis que je ne m'étais pas trompé, je me précipitai à ses pieds et je lui dis : ô mon père ! qui vous a amené dans ces lieux? — La tendre pitié, mon cher fils, je vous ai vu à l'instant de renoncer à votre glorieuse entreprise, et, par là, vous exposer à des maux mille fois plus cruels que ceux que vous redoutez.

Que craignez-vous en pénétrant dans le sépulcre de votre père? vous savez que les ombres des justes ne peuvent que protéger les vivants, celles des méchans sont enchaînées dans les abîmes où l'éternel les retient en punition de leurs crimes. Entrez donc avec confiance dans ce séjour de paix, allez y chercher cet anneau qui fera vos destinées, remplissez vos promesses, il y va de votre vie et plus encore de votre honneur. Adieu, puisse le ciel bénir votre entreprise..... Il dit et retourna vers sa tombe, je voulais l'y suivre et lui marquer mon attachement, mon respect; mais la porte se referma et il me sembla que l'âme de cet homme vertueux s'était identifiée avec la mienne.

Je me relevai et précipitai mes

pas vers le sépulcre ; j'en ouvris la porte, je descendis les degrés. L'aspect des cercueils me saisit d'un saint respect, je me mis à genoux, et invoquai les mânes des auteurs de mes jours ; j'osai m'approcher de la tombe de ma mère, je l'arrosai de mes larmes. En me rappelant ses malheurs, je frémis de rage de n'avoir pu la venger. Je fis serment de ne pas sortir des états de Noradin, sans avoir appaisé par son sang l'ombre plaintive d'Imelingue. Je crus la sentir tressaillir sous la tombe ; je crus entendre sa voix, et l'impression fut si forte que je perdis connaissance. Je ne sais si cet engourdissement fut long, mais je n'en fus tiré qu'en me sentant poussé avec force par un être de mon espèce. J'ouvris les yeux, et je re-

connus Noradin, seul, sans suite. Le ciel, vengeur de l'innocence, l'avait conduit en ce triste lieu pour y recevoir le juste châtiment de ses crimes. Cette pensée m'éleva au-dessus de moi-même. — Que faites-vous ici, me dit-il, et comment osez-vous troubler ces asiles? — Qu'y venez-vous faire vous-même, lui dis-je, en dissimulant l'horreur qu'il m'inspirait; savez-vous quels sont ces tombeaux? — Je l'ignore, je me suis égaré à la chasse, la nuit est froide, je cherchais un abri; j'ai aperçu de la lumière, je suis descendu; je n'ai pas été peu surpris d'y trouver un homme étendu sur le sol de ce lieu funèbre. D'abord, j'ai pensé qu'il était mort ou blessé, et j'ai voulu lui donner du secours

s'il en était temps encore ; mais je vois que le sommeil était la seule cause de votre immobilité. Dites-moi donc qui vous êtes, et ce que vous faites ici. — Regarde cette tombe, lui dis-je ; c'est celle d'Imelingue. Il pâlit. C'est celle d'Imelingue, repris-je d'une voix plus forte; voici celle de son époux et je suis leur fils : défends-toi, ou redoute mon bras vengeur. A ces mots je tire mon poignard, le sien, plus prompt que l'éclair, m'avait frappé au bras; mais ma colère me tint lieu de courage, et rassemblant toutes mes forces, je lui portai un coup terrible, et l'étendis à mes pieds ; un long gémissement retentit dans la voûte, et son âme s'exhala sans retour.

Je rendis grâces au ciel d'avoir servi ma vengeance, et je m'oc-

cupai du soin de remplir les ordres d'Alfibras. Je ne sais quelle puissance surnaturelle m'en donna le courage, ma main osa toucher cette main sacrée; je collai mes lèvres palpitantes sur ces ossemens, seuls restes d'un père victime du monstre que je venais d'immoler. Ayant pris l'anneau, je remontai avec précipitation les degrés, refermai la porte, et me traînai à quelques pas. Je n'avais pas eu le temps de panser ma blessure; épuisé de fatigue, de douleur, et saisi d'effroi, je tombai sur le roc. La nuit se passa sans que j'eusse aucun secours.

Ce ne fut qu'aux premiers rayons du jour que des bergers, qui conduisaient leurs troupeaux, m'aperçurent baigné dans mon sang. Ils me crurent d'abord privé de la

vie ; l'un d'eux m'ayant trouvé un léger battement au cœur, lava ma plaie avec de l'eau qu'il alla puiser dans une citerne, et me fit revenir à la vie. Je n'avais qu'une idée confuse de tout ce qui m'était arrivé, à peine pouvais-je répondre aux questions qu'ils me faisaient. La mémoire me revint peu à peu, et je sentis le danger de leur laisser pénétrer la véritable cause de l'état où ils me trouvaient. Je leur dis seulement que, venant à Jérusalem, je m'étais trompé de chemin, que j'avais suivi le sentier qui conduit à la vallée des tombeaux, où j'avais été attaqué et volé par des brigands ; qu'en vain j'avais voulu me défendre ; qu'enfin, accablé par le nombre, ils m'avaient laissé pour mort sur ce rocher, que je

priais mes compatriotes, car je pouvais leur dire que, quoique vêtu à la Française, j'étais né parmi eux, d'ajouter aux soins qu'ils venaient de me rendre, de vouloir bien me transporter à Jérusalem, à la première hôtellerie, en entrant par la route de la vallée des palmiers; que j'y avais des amis qui m'attendaient et devaient être dans la plus grande inquiétude; que je leur demandais d'autant plus volontiers ce service, que je pourrais leur témoigner ma reconnaissance, ce que je ne pouvais faire dans ce moment, ayant été dépouillé de mon or et de mes bijoux. Ils s'empressèrent à couper des branches de sycomore et en firent un brancard, y étendirent une partie de leurs vêtemens et des peaux d'agneaux, me cou-

chèrent dessus, et m'amenèrent ainsi dans notre demeure.

A l'entrée de la ville, nous rencontrâmes Félix et Aleric, qui en étaient sortis, malgré la défense d'Alfibras, pour venir me chercher, ne pouvant résister plus long-temps aux alarmes que leur causait ma longue absence; elles furent encore augmentées lorsqu'ils me virent pâle et sanglant, et ne pouvant me soutenir. Ils me prirent dans leurs bras, me portèrent dans ma chambre, où était Alfibras, et me couchèrent sur mon lit. Mon premier soin fut de faire récompenser généreusement les bergers, Alfibras sonda ma blessure; il y mit un baume qui calma la douleur dans l'instant.

Je lui recontai, ainsi qu'à mes deux autres compagnons, tout ce

qui m'était arrivé. Alfibras m'embrassa tendrement, et me dit : vous avez bien mérité du souverain Génie, et vous en serez récompensé. C'est moi qui vous ai envoyé Noradin ; sa mort est le commencement de votre bonheur, et j'ose croire qu'il n'y aura plus, pour vous, d'obstacles invincibles. — Ah ! pour que je fusse heureux, il faudrait que je pusse être certain. . . . . , et le nom de Sophie expira sur mes lèvres. Je montrai à Alfibras l'anneau de mon père ; il le baisa avec respect; il était d'or, parsemé d'étoiles de rubis, de saphirs et de topazes, avec des caractères magiques tracés en émail. — Que rien, dans la nature, me dit-il, en le remettant à mon doigt, ne vous fasse abandonner cet anneau ; il y va

de votre vie et de celle de tout ce qui vous est cher : c'est un don de la reconnaissance du souverain Génie. — Et comment se peut-il faire que les mortels puissent en mériter des intelligences supérieures, quel service mon père a-t-il pu rendre à Alcindor? — Je puis, à présent que vous êtes en possession de cet anneau, satisfaire votre curiosité, en vous recommandant le plus profond secret.

CHAPITRE III.

Cause de la Protection du Génie.

Alfibras s'assit auprès de mon lit, et me raconta en ces termes ce qui avait mérité à ma famille la bienveillance du souverain Génie :

Il n'appartient qu'à l'Etre-Suprême d'avoir une puissance sans bornes ; s'il en communique une partie à ceux qui forment la chaîne entre lui et les faibles humains, il les a assujétis toujours à la perdre, pendant un temps plus ou moins long, à différentes époques de leur immortelle existence. Alcindor, tous les mille ans, est, ainsi que nous, sujet aux vicissitudes de la fortune, et privé de tous secours surnaturels. Cet état dure trois cents jours, pendant lesquels les passions exercent sur lui le même empire que sur nous, et peuvent lui faire commettre des fautes qui le privent, non-seulement du retour de sa puissance ; mais même de la vie.

Il y a trente ans que le moment où Alcindor devait être en butte aux

misères humaines arriva, il avait cherché à s'en garantir par les plus sages réflexions, et devant conserver dans tout le temps où son pouvoir devait cesser, la plus belle figure, l'esprit le plus orné, et de grandes richesses, il se flattait d'être heureux. Je ne vous dirai pas le lieu où il fixa sa retraite sur la terre, ce serait vous apprendre celui où habitaient vos parens, ce que vous devez ignorer jusqu'au jour que vous aurez délivré votre dame de la dure captivité que lui fait éprouver Nomogorod ; mais qu'il vous suffise de savoir que ce fut dans les états de votre père. Il parut à la cour comme un étranger de la plus haute distinction : il y fut accueilli et recherché par tout ce qu'il y avait de plus aimable dans l'un et l'autre sexe. Alcin

dor, accoutumé depuis mille ans à n'avoir que des souhaits à former, ne pouvait s'imaginer que ces moyens s'épuiseraient. Quelqu'immense que fût sa fortune, il donna des fêtes si brillantes, obligea tant d'ingrats, que bientôt il s'aperçut qu'il avait consumé en cent jours, ce qu'il avait cru plus que suffisant pour le temps qu'il avait à passer sur la terre. Ses débiteurs ne le payèrent pas, ses créanciers saisirent tout chez lui; il ne trouva d'autre moyen, pour échapper à leurs poursuites, que de vendre à vil prix tous les objets de luxe qu'il possédait encore, et ayant tout payé, il se retira dans une petite maison de campagne avec un seul valet. Il était pauvre, on l'oublia facilement; il eut tout le temps de ju

ger que les hommes ne mettent aucun prix à l'amitié de ceux qui ne peuvent plus leur être utiles.

Il y avait, dans le voisinage de son habitation, un vieux gentilhomme qui vivait à la campagne avec ses deux filles ; l'aînée venait d'épouser son cousin germain, et sa cadette, qui la surpassait autant en esprit qu'en beauté, était demandée en mariage par un baron du voisinage, dont l'âge et l'humeur atrabilaire ne pouvait lui convenir ; mais il était riche et puissant. On avait consulté l'aînée dans le choix qu'elle avait fait, pour la cadette, le père était décidé à la forcer d'accepter cet époux, dont il espérait faire un appui pour toute sa famille.

Eléonore, c'était le nom de la jeune demoiselle, docile aux volon-

tés de son père, quoiqu'elle sentît intérieurement un extrême éloignement pour le baron, n'avait pas osé l'exprimer, et attendait, comme une victime, qu'on la conduisît à l'autel ; toute entière à ses tristes réflexions, elle était sortie un jour, au lever de l'aurore, accompagnée seulement de son chien fidèle, elle suivit un sentier qui conduisait à la maison d'Alcindor, il en était sorti aussi au même moment et avait pris le même sentier, cherchant dans la contemplation de la nature quelqu'allégement à l'ennui qui le dévorait. Ils étaient à dix pas l'un de l'autre qu'ils ne s'étaient pas aperçus; enfin, levant les yeux, ils furent frappés en même temps de leurs grâces. Eléonore voulut fuir; Alcindor, par un mouvement invo-

lontaire, l'arrêta. O, qui que vous soyez, ne vous éloignez pas de moi! je ne suis pas un méchant homme et si votre beauté fait impression sur moi, l'air de candeur qui brille dans tout vos traits vous assure le plus profond respect. Eléonore, entraînée par la douceur de sa voix et par le charme de sa personne, se sentit rassurée; et la confiance ayant fait place à l'effroi, elle jeta sur lui un regard languissant qui acheva d'égarer la raison d'Alcindor. Hélas! lui dit-elle, je crois que vous êtes bon et sensible, du moins tout me l'annonce..... Mais comment rester ici seule avec vous, laissez moi retourner à la maison de mon père, dont mes tristes réflexions m'ont peut être trop écarté. — Quoi, serait-il possible, interrompit Alcindor, que

vous ayez des sujets de réfléchir tristement, à quoi servirait que vous eussiez reçu tous les dons qui vous assurent le droit de plaire?—Je ne sais si je plais; mais je sais bien que n'en suis pas moins infortunée. — Ah! ciel, s'écria Alcindor, avec le sentiment de la perte de sa puissance, que ne puis-je vous rendre la plus heureuse des femmes! — Rien, seigneur, rien ne peut changer mon sort. Demain peut-être n'aurais-je pas la liberté de me plaindre de ma destinée. — Demain, que voulez-vous dire? —Je dis demain parce que cela est possible, il se peut aussi que j'aie quelques jours de plus à attendre celui de mon mariage. — Quel mortel est assez heureux, reprit Alcindor avec une tranquillité apparente? — Le baron de ***** —

Quoi! cet homme qui habite ce donjon sur la montagne? — Lui-même. — Et vous avez consenti? — Que voulez-vous, mon père le veut. Eléonore ne s'apercevait pas qu'Alcindor au lieu de la reconduire à la maison de son père, l'avait mené à la sienne; elle ne s'en douta qu'au moment où elle quitta le bois: elle vit au lieu des tourelles de son vieux château, une habitation simple. mais que des bosquets délicieux rendaient fort agréable. — Eh! où sommes nous donc? dit-elle. — Chez l'heureux Alcindor. — Chez vous! Ah! laissez moi retourner promptement. — Que craignez vous? ne vous sera-t-il pas aussi facile de rentrer chez vous après vous être reposée un moment dans cette humble retraite? et la prenant doucement

par la main, il la força de s'asseoir sur un banc de gazon, puis, appelant son valet, lui ordonna d'apporter des rafraîchissemens. Eléonore protestait toujours qu'elle ne voulait point rester et cependant elle ne s'en allait pas, un attrait inconnu la fixait auprès de celui qui venait de lui faire sentir le charme de l'existence; celui de sa conversation lui faisait oublier tous les sujets d'inquiétudes que lui causaient les approches de son mariage avec le baron.

Alcindor ne regrettait rien et concevait que le plaisir d'être aimé pour soi-même est bien préférable aux prestiges des enchantemens; mais de quel bonheur il se faisait l'idée en espérant obtenir la main d'Eléonore, de pouvoir la rendre immortelle comme lui et

souveraine des génies! Comme il se peignait la surprise de cette simple et naïve jouvencelle, lorsqu'il la transporterait dans son palais dont les colonnes de crystal de roche avaient des bases et des chapiteaux d'or enrichis de pierreries; quand, au lieu d'un chapeau de paille, elle porterait un diadême; quand à la place d'un corset d'étamine les tissus les plus brillans feraient ressortir les contours enchanteurs de la plus belle taille qui fut jamais; il souriait aussi de la jalousie effrénée des Sylphides qui depuis mille ans avaient espéré inutilement de fixer son humeur volage. Tout occupé de ces idées, il n'avait point entendu un bruit de chasse qui s'approchait de son habitation; Eléonore en fut frappée la première. —Ah! seigneur Alcindor, dit-elle,

c'est sans doute mon père et celui qui prétend devenir mon époux, qui courent le cerf; s'ils allaient venir jusqu'ici, et qu'ils me trouvassent avec vous dans ce bosquet, il irait de ma vie. La mienne, madame, me serait enlevée avant qu'il vous fut fait la moindre violence; mais si vous craignez d'être aperçue de ce lieu découvert, venez sous mon humble toit où sûrement ils n'iront pas vous chercher. — Non, non, seigneur, laissez-moi sortir d'ici, avant qu'ils y soient arrivés j'aurai le temps d'être rentrée au château, que la chasse ne sera pas finie.—Mais pensez, ma chère Eléonore, qu'ils sont près d'ici, on entend distinctement la voix des chiens, le son des trompes, les cris des chasseurs; on pourrait vous voir sortir, il n'est point pour

vous d'autre asyle que ma maison, si c'est moi que vous craignez, je vous y laisserai entrer seule et quelque peine que je souffre à ne pas profiter de momens si doux, je sacrifierai mon bonheur à votre tranquillité.

Eléonore incertaine ne savait quel parti prendre, cependant l'honneur l'emportant sur toute autre crainte, elle se lève et veut sortir du jardin; Alcindor la suit en faisant de vains efforts pour la retenir; mais, ô surprise! ô terreur, comme elle quitte le bosquet et qu'Alcindor osait prendre sur sa main un baiser, le baron et son père débusquent d'une route qui aboutissait près le jardin. — Mort de ma vie! s'écria le vieux gentilhomme, que vois-je, mes yeux ne me trompent ils point? —

Non, dit le baron, c'est Eléonore seule avec un jeune inconnu; ils pressent aussitôt leurs chevaux et en un instant ils sont près du couple infortuné. — Qui a pu, malheureuse, dit le père en fureur, en descendant de son cheval, qui a pu conduire ici tes pas..... Eléonore tombe à ses pieds qu'elle baise en fondant en larmes, le baron accourt sur Alcindor le cimetère levé; mais celui-ci esquive le coup. Partagé entre la crainte des effets de la colère du père d'Eléonore et le desir d'éteindre dans le sang de son rival ses ridicules prétentions, il saisit un javelot et le lance avec tant d'adresse qu'il atteint au cœur le baron qui tombe noyé dans son sang, puis se jetant entre Eléonore et son père, il ose la défendre contre lui; mais bientôt tous les chas-

seurs accourent aux cris de l'ami de leur maître, on s'empare d'Eléonore qui était tombée sans connaissance, et Alcindor oppose au nombre un vain effort; il est accablé et conduit dans les prisons de la capitale des états de votre père, où les parens du baron le poursuivent en justice.

Qui pourrait imaginer la douleur d'Alcindor! Ce n'était pas la perte irréparable de sa puissance, ce n'était pas les horreurs du supplice qui déchiraient son âme; mais l'inquiétude du sort d'Eléonore; il ne pouvait avoir aucune communication au dehors avec qui que ce fût. Son procès s'instruisait avec beaucoup d'acharnement et il n'était pas douteux que sa sentence serait très incessamment prononcée, le géôlier lui

avait dit que ce serait sûrement le lendemain. Mais quelle est sa surprise de le voir rentrer suivi d'un jeune homme. Dieux, s'écria-t-il, se peut-il être, Eléonore! — Oui; c'est moi qui viens vous rendre à l'espérance; je me suis échappé de la tour où mon père m'avait enfermée; j'ai demandé audience au souverain sous le nom de mon frère, dont j'ai pris les habits; elle m'est accordée pour demain; je connais la bonté de celui sous les loix duquel nous vivons, je lui raconterai la vérité, il l'entendra et ces indignes fers tomberont de vos mains. Adieu, dès que vous serez libre souvenez vous de celle qui, pour vous seul, a pu se soustraire un moment au pouvoir paternel; quand il n'y aura plus rien à craindre pour votre vie, je rentrerai dans

la tour où j'attendrai ce que mon père décidera sur mon sort. Plein d'admiration et de respect pour celle que l'amour avait rendue si courageuse, Alcindor voulait lui témoigner toute sa reconnaissance; mais déjà elle avait quitté le cachot. Il ne pouvait supporter l'idée qu'après lui avoir sauvé la vie, elle s'exposât à la colère de son père. Ces pensées lui causèrent une si violente agitation, qu'il lui fut impossible de trouver un moment de repos.

Cependant Eléonore, à qui l'amour avait inspiré des résolutions si opposées jusqu'alors à son caractère aussi doux que tendre, se présenta chez le souverain et lui ayant demandé de lui parler seule, il la fit passer dans son oratoire. Elle lui raconta toutes les circons-

tances de la mort du baron ; elle l'assura qu'il avait été l'agresseur Le souverain fut touché de sa douleur et non-seulement il lui accorda la grâce d'Alcindor ; mais, s'opposant à la résolution où elle était de retourner chez son père, il la présenta à son épouse, il voulut qu'elle restât près d'Imelingue, tandis qu'il ferait mander le vieux gentilhomme. Les portes de la prison d'Alcindor furent ouvertes ; mais il refusa de sortir jusqu'à ce qu'il sût qu'Eléonore était libre et dès qu'on l'assura qu'elle était auprès de votre mère, et qu'il aurait la permission de l'y voir, il alla remercier le souverain de la grâce qu'il venait de lui accorder.

Cependant le vieux gentilhomme, qui avait appris l'évasion de sa fille, arrive à la cour, la rage

dans le cœur et ne respirant que la vengeance ; il fut admis chez Imelingue et son étonnement fut extrême d'y trouver sa fille et Alcindor. La princesse plaida avec tant de chaleur la cause de l'aimable Eléonore, que son père lui pardonna et consentit à l'unir avec Alcindor, à qui votre père promit de faire rendre une grande partie de sa fortune. Eléonore partageait les sentimens qu'elle avait inspiré et se trouvait heureuse d'avoir échappé au malheur d'être la femme du baron, et d'être unie au plus aimable des hommes.

Cependant les trois cents jours étaient écoulés ; le lendemain des nôces d'Alcindor sa puissance lui fut rendue ; vous jugez quelle fut la surprise et la joie de toute la famille d'Eléonore! Le souverain Gé-

nie les transporta dans son palais; mais avant de quitter celui de votre père, il l'assura qu'il n'oublierait jamais les services qu'il lui avait rendus, qu'il serait toujours heureux, s'il ne quittait pas ses états, et lui fit présent, en témoignage de sa reconnaissance, de cet anneau, dont l'effet est de s'opposer à la puissance des génies malfaisans, non-seulement pour ce prince, mais encore pour vous. Cependant il fallait que vous eussiez vingt-cinq ans accomplis pour qu'il pût vous être remis; voilà pourquoi je l'avais laissé au doigt de votre père. S'il eut suivi mon conseil, qu'il n'eût point cherché sous un ciel ingrat, la faveur qui lui était réservée dans sa patrie, il n'aurait pas exposé vous et votre mère, à tous les maux qui

vous ont accablés et dont cet anneau vous délivrera si vous le conservez précieusement. — Rien ne m'en séparera, moins encore par le bonheur qui y est attaché que par le respect pour celui qui l'a porté. Je témoignai à Alfibras tous mes regrets de n'avoir pu lui rendre la vie, comme j'avais été assez heureux de venger sa mort.

Aleric rentra, il était bien en peine de savoir l'effet que produirait la mort de Noradin, et aurait bien voulu que je fusse en état de partir à l'instant, mais Alfibras lui dit que c'était impossible, qu'il fallait au moins deux jours pour me rétablir; qu'il n'y avait nulle apparence que l'on nous soupçonnât d'être les auteurs de cet événement, dont on n'aurait aucune certitude, puisque je lui avais re-

mis la clef du sépulcre, et que l'on serait loin de penser que le corps du soudan pourrait y être enfermé. Aleric, rassuré par ces raisons, consentit à rester ces deux jours, et les employa, suivant sa sainte coutume, à visiter les pélérinages qui environnent Jérusalem, à faire des aumônes comme un pieux chevalier.

CHAPITRE IV.

J'ose parler de Sophie; nous retournons en Norwège.

Pour moi je ne pensais qu'à Sophie, et je hâtais, par les plus ardens desirs, mon retour auprès d'elle. Alfibras me parlait toujours de celle qu'il appelait la dame de mes pensées, et parais-

sait surpris de la froideur qui régnait dans mes discours. Hélas ! lui dis-je, dans un instant où il me peignait, en traits de flammes, la gloire et le bonheur qui m'attendaient à la suite de mes pénibles travaux, comment est-il possible que vous, mon cher Alfibras, à qui rien n'est caché, vous n'ayez pas lu dans mon cœur, et que vous n'ayiez pas vu, qu'en proie à la plus violente passion, je ne suis plus retenu dans les fers de la dame de la Discrétion, que comme un esclave dont le seul desir est de les briser? — Je le sais, me dit Alfibras, il y a long-temps; mais comme je sais aussi que ce malheureux sentiment ne peut que vous causer les plus violens chagrins, j'espérais que, ne vous en parlant point, obligé de vous cou-

traindre, peu à peu cet amour s'éteindrait dans le silence. — Ah! vous ne l'avez pas imaginé, Alfibras; vous qui avez aimé, si on vous avait proposé de renoncer à Amélie; si on vous avait offert des grandeurs, des richesses, n'eussiez-vous pas préféré l'idole de votre cœur à ces vaines chimères. — J'étais libre de mon sort, né dans l'obscurité, le ciel ne m'avait pas rendu responsable de celui de mes semblables? — Eh! qui peut croire, mon ami, que les Dieux puissent soumettre des hommes à d'autres; ils sont tous égaux à leurs yeux, ils sauraient bien les rendre heureux sans le secours d'autres êtres tout aussi faibles qu'eux; c'est l'ambition qui a créé cette injuste puissance, qui un jour disparaîtra de dessus le

globe. L'homme naît libre, et vit pour être heureux en pratiquant la vertu, mais il ne peut y en avoir à sacrifier les plus douces jouissances de la nature à l'orgueil. — J'estimerais, mon cher Rodolphe, votre manière de penser, si elle était aussi pure qu'elle le paraît, si cette philosophie dont vous vous targuez, n'était pas la volonté de tout sacrifier à vos desirs, si vous n'étiez pas lié par les sermens les plus sacrés, si vous eussiez toujours vu les objets sous le même aspect; mais rappelez-vous votre enthousiasme pour la dame, votre desir de recouvrer votre courage, pour reprendre un rang que vous regrettiez dans votre paisible retraite. Si Sophie était née sur le trône, vous voudriez en posséder un pour le lui offrir : ce

n'est que pour vivre avec elle que vous vous livrez à ces idées si douces, il est vrai, de l'égalité, qui vous auraient révolté il y a six mois. Soyez de bonne foi avec vous-même, mon cher Rodolphe, nous nous créons des devoirs d'accord avec nos passions; les vôtres sont écrits, il faut les remplir, et attendre ce qu'il plaira aux dieux d'ordonner de votre amour pour Sophie. Je ne puis le protéger; mais je vous jure, non-seulement pour vous, mais par le tendre intérêt qu'inspire cette jeune personne à tout ce qui la voit, de faire tout ce qui dépendra de moi, pour engager la dame du palais de la Discrétion à consentir à votre union avec la vertueuse Sophie; mais ne vous flattez pas que je puisse y réussir, et soyez assuré

qu'il n'y a que votre soumission aux volontés de la Dame qui puisse vous rendre digne de la protection du souverain Génie : la moindre idée de vous y soustraire entraînerait sur vous et sur Sophie des malheurs dont vous frémiriez, si, comme moi, vous lisiez dans l'avenir.

Aleric rentra, et je me retirai pour réfléchir aux paroles d'Alfibras, et l'amour, qui ne vit que d'illusions, éloigna de moi tout ce qui aurait dû me présager les maux qui déchirent mon âme. Je pris le parti de dissimuler mes résolutions, et de paraître m'en rapporter à la générosité de la dame. Que gagnerai-je, disais-je en moi-même, à vouloir faire sentir à Alfibras ce que j'éprouve ? les années ont refroidi son cœur, il ne peut

entendre le mien ; il ne peut se rappeler ces douces émotions qu'il a ressenti pour Amélie ; d'ailleurs qui peut aimer comme moi! il n'est qu'une Sophie. Alfibras est bon et sensible, Sophie l'intéresse; il m'a promis d'employer son crédit sur l'esprit de la dame inconnue : que puis-je exiger de plus?

Je rentrai plein d'une douce sécurité, et demandai à Aleric s'il n'avait pas appris quelque chose touchant la mort de Noradin. — C'est, nous dit-il, l'entretien de toute la ville ; on ne peut concevoir ce qu'il est devenu, on se perd dans des conjectures sans fin ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'a pas le moindre soupçon sur nous. — J'en étais sûr, dit Alfibras ; cependant, comme la santé de Rodolphe est entière-

ment rétablie, si vous voulez nous partirons ce soir. — Je ne demande pas mieux, dis-je, nous sommes absens de tout ce que nous aimons, il ne peut donc y avoir pour nous rien de mieux à faire que de hâter notre départ le plutôt qu'il sera possible; allons au bord du lac. — Non pas ce soir. Nous n'y reviendrons qu'avec la pierre d'aimant, et nous allons d'ici en droiture sous le cercle pôlaire. — C'est un beau voyage, repris-je; il est vrai que la manière dont nous les faisons ne nous instruit pas beaucoup. — Aussi, répondit-il en riant, la relation n'ennuiera pas le lecteur, s'il nous prenait fantaisie de l'écrire.

Nous montâmes dans notre char, et quand il fut dans la vallée des palmiers, il reprit la forme d'un-

aérostat, et mes chiens celle de casoards. Ils nous transportèrent aux confins de la Norvège ; la course était si rapide que nous n'avions pas la faculté de penser, et encore moins de parler. Nos casoards s'abattirent sur une masse de glace dont la hauteur égalait celle des montagnes les plus élevées. Un changement de climat aussi prompt nous aurait fait éprouver une souffrance extrême, si Alfibras ne m'eut pas fait souvenir de la liqueur pourprée que la dame inconnue m'avait donnée ; j'avais oublié ses bienfaits et sa personne. Nous en prîmes chacun une goutte, pendant que notre sage toucha notre char, qui se changea en une maison de bois très commode ; nos casoards en béliers, dont l'haleine brûlante

nous réchauffa. Alfibras avait eu soin de se munir de restaurans délicieux. Nous dormîmes sur des peaux de rennes, sans nous ressentir de la rigueur du froid qui enchaînait autour de nous la nature entière; mais il fallait bien le braver pour parvenir jusqu'à l'aire de l'aigle.

Dès qu'il fit jour, Alfibras nous montra de loin le rocher sur lequel elle était posée, en nous disant: ici cessera ma puissance, et je ne la recouvrerai que lorsque vous aurez enlevé la pierre; car nous allons être sous celle du génie à qui elle est confiée; cependant le courage et la vertu peuvent nous suffire. Jason n'était qu'un simple mortel, et il conquit la toison d'or. Nous serons peut être aussi heureux; mais ce qu'il y a de certain,

c'est que nous ne vous quitterons pas : ce qui me fit un sensible plaisir. — Et mes chiens ? lui dis-je. — Ils seront les seuls sur qui le génie n'aura pas de pouvoir.

CHAPITRE V.

Nous prenons la route de l'aire de l'aigle.

La cabane disparut et fit place à deux traîneaux attelés de rennes; nous y montâmes en nous enveloppant de couvertures de peaux d'ours de la tête aux pieds. Alfibras, qui partageait mon traîneau exigea, avant de nous mettre en route, que je regardasse le portrait de la dame de la Discrétion, ce qui ne m'arrivait pas souvent. Cependant je ne voulais pas lui

refuser ce qu'il me demandait, et j'avoue que je fus surpris de sa beauté et de l'air de satisfaction qui était peint dans tous ses traits. Si l'admiration produisait l'amour, j'aurais pu croire qu'il m'en restait pour elle. Je convenais que la majesté de son port, que la régularité de ses traits l'emportaient sur les charmes de Sophie, mais Sophie touchait seule mon cœur. Je dis à Alfibras et à Aleric : elle est belle, elle me paraît heureuse, mais j'aime Sophie, et ce qui me surprend, c'est qu'étant instruite de tout ce qui m'intéresse et de mes plus secrettes pensées, elle puisse être tranquille, en sachant qu'une autre a détruit pour jamais l'empire qu'elle avait sur mon cœur. — C'est qu'elle est bien certaine, reprit Alfibras, que vous

vous trompez vous-même, et que les liens qui vous unissent à elle ne peuvent être rompus ; elle vous estime trop pour en douter, et lorsque vous l'avez vue mourante, ce n'était point qu'elle doutât des sentimens qu'elle a droit d'attendre de vous, mais parce qu'elle voyait retarder l'instant de sa délivrance, et que vous perdiez, auprès de Sophie, des moments infiniment chers. Car vous n'ignorez pas que vous n'avez qu'un an d'épreuve, et si vous fussiez resté plus long-temps à Brisgath, vous n'eussiez pu terminer vos travaux dans l'année, et elle aurait été pour jamais sous la puissance du géant. Maintenant qu'elle voit que vous remplissez votre promesse, elle est assurée que rendue par vous au bonheur et à la

liberté, rien ne pourra vous séparer. Elle se trompe, dis-je en moi-même ; mais mon silence n'expliquait que trop ma façon de penser.

Nous éprouvions un froid cruel, qui rendait notre conversation assez languissante. Sous la zône glaciale, l'imagination semble engourdie, les pensées se succèdent avec lenteur, il reste un intervalle entr'elles, que nous sommes loin de connaître dans les climats tempérés ; aussi ces contrées n'ont-elles jamais donné au monde aucun génie brillant. La nature voit à regret naître au milieu de ces glaces aussi anciennes que le globe, des hommes qui n'ont presque avec nous de ressemblance que la forme extérieure : encore n'est-elle qu'une copie grossière de notre espèce.

Nos rennes ne tenaient pied qu'à peine, et quoique nos traîneaux fussent artistement construits, ils versèrent vingt fois avant que nous fussions arrivés au pied de la montagne. Nous y arrivâmes; là, nos traîneaux devinrent des échelles de corde, des crampons, nos rennes se couvrirent d'une épaisse fourrure d'un blanc éclatant et furent changés en ces animaux terribles qui ne redoutent aucunes armes et pas même la faim; pour Félix, il trouva qu'un écureuil gravissait mieux un rocher à pic que l'homme le plus adroit, et, sautant de buissons en buissons, il nous traçait le chemin en s'arrêtant aux fentes du rocher qui nous permettaient de jeter nos crampons que nos ours assujétissaient et plaçaient solidement avec une

adresse surprenante ; alors nous nous hissions le long de nos cordes, toujours en danger, si les mains nous échappaient, de rouler de la hauteur que nous avions franchie et de nous fracasser contre les rochers et les masses de glaces qui se trouvaient au bas du piton. Ce pénible voyage dura cinq heures, et nous étions si fatigués que nous fûmes contraints de nous arrêter sur une plate-forme couverte de neige, que nos ours balayèrent avec leurs grosses pattes, puis se couchant, ils nous invitaient par leurs regards à nous asseoir sur eux, ce que nous fîmes sans crainte; car nous savions que leur forme redoutable n'avait pas changé le cœur fidèle de l'ami de l'homme. Je jetai un coup d'œil sur ces sites, tandis qu'Aleric et Alfibras

s'entretenaient sur les causes des phénomènes dont le ciel, vers les extrêmités de la terre, est toujours le théâtre, qu'ils parlaient de la matière magnétique, des propriétés qu'elle pouvait avoir; je pensais à Sophie et je me disais : pendant qu'elle me croit à quelques milles d'elle et que de jour en jour elle attend mon retour, elle ne s'imagine pas que son malheureux ami, sous ces climats redoutables, vient chercher les plus grands dangers qui ne sont pas pour elle; que dis-je? s'il fallait en croire Alfibras, qui serviraient à m'éloigner peut-être à jamais de toi, ô ma Sophie! Non ne le crains pas, non rien ne peut m'arracher à toi. Les glaces qui m'environnent semblent concentrer dans mon cœur tous les feux de l'amour. Non je ne t'ai

jamais plus aimé ! je ne demande au ciel de finir ces pénibles travaux, que pour aller près de toi jouir du repos et du bonheur.

La montagne avait encore plus d'une demi lieue de hauteur, et j'étais très-empressé de me trouver sur le sommet où je savais que l'aigle avait formé son aire ; j'engageai donc mes compagnons, après leur avoir fait accepter une pastille et une goutte de la liqueur pourprée, à continuer notre marche.

Nous fîmes de la même manière environ six cents toises, et nous trouvâmes un nouveau plafond, celui-là était plus spacieux que le premier et renfermait une source d'eau chaude qui formait un petit bassin entouré de quelques arbres, il semble que la nature renonce

avec peine à sa brillante parure et que sous le deuil des éternels hivers elle conserve encore quelques ornemens qui rappellent les plus délicieuses contrées. Une molle verdure croissait aux environs de la fontaine, et le perce-neige égayait par ses vives couleurs l'œil fatigué de la blancheur éblouissante qui couvrait les montagnes; j'en cueillis quelques uns et Alfibras me demanda si ce bouquet irait jusqu'en Perse. — Je ne le crois pas, lui dis-je, un hommage aussi modeste ne conviendrait pas à la grandeur; les fleurs, présent de la nature, se plaisent sur le sein des bergères; mais elles perdent leur éclat dès qu'on les mêle avec l'or et les pierreries. — Vous avez donc oublié le salon de Flore? — Je ne me souviens que de Sophie.

Pensez-y tant que vous voudrez ; mais continuons notre route.

Nous n'avions plus besoin de nos échelles ni de nos crampons, et nous trouvâmes à leur place des armures. Alfibras se lève et, après avoir endossé la sienne, nous engage à l'imiter ; Félix, qui avait repris la forme humaine, s'en revêtit d'une ; nos chiens en prirent une qui me parut celle que l'on donne au salamandre. Nous allions avancer, quand notre respectable ami nous dit : arrêtons nous un moment, vous voyez au bout de ce sentier un obélisque, là commence l'empire d'Astarban, génie gardien de différens charmes, et entr'autres de la pierre d'aimant sur laquelle est écrit ce qui peut détruire l'enchantement de Nogomored ; tant qu'il les conservera

tous, sa puissance sera sans borne, balancera et surpassera même en quelque sorte celle du souverain Génie ; mais comme le mal n'est pas dans l'ordre des destins, et qu'il n'est, si je puis me servir de cette expression, qu'accidentel, il faut que tous ces charmes soient détruits et que ce mauvais génie perde tout moyen de nuire. Vous êtes destiné, mon cher Rodolphe, à lui enlever une partie de son affreuse puissance, par la conquête de la pierre ; mais vous devez vous attendre qu'il la défendra par tous les efforts imaginables ; opposez-lui ceux de la vertu ; là, je vous l'ai déjà dit, je ne suis que votre compagnon ; car les plus habiles nécromanciens ne sont rien auprès des êtres surnaturels. Nous vous suivrons dans tous les périls,

nous les partagerons ; mais à vous seul appartient l'honneur de marcher le premier, songez que vous êtes le défenseur de la vertu malheureuse, que de vous dépend la vie de celle qui vous aime, et de de dix mille hommes; c'est tout ce qu'il m'est permis de vous dire, j'ajouterai seulement que dès que vous aurez mis le pied dans les états du génie malfaisant, si vous ne surmontez pas tous les obstacles, si vous n'enlevez pas la pierre d'aimant, c'est fait de notre vie. — Ah ! que me dites vous là, mon cher Alfibras, comment serait-il possible que je pusse être la cause de votre perte, de celle d'Aleric ; laissez moi seul affronter ces dangers, restez ici, je vous conjure. — Quoi ! vous pourriez imaginer, me dit Aleric en me

pressant contre son sein, que je consentirais à me séparer de mon libérateur? non jamais! — Quant à moi, dit Alfibras, le souverain Génie m'a ordonné de vous secourir de mon bras et de vous aider de mes conseils, ainsi vous ne devez pas m'en avoir la moindre obligation. Félix me fit entendre aussi qu'il aimait mieux mourir que de se séparer de moi; il n'y eut point jusqu'à mes chiens fidèles qui ne m'exprimèrent par leurs caresses qu'ils me suivraient partout; ces marques touchantes de l'attachement de mes compagnons firent passer dans mon âme une force innaccoutumée. Depuis que j'avais perdu le courage je ne me trouvais plus digne de Sophie; les femmes aiment naturellement la gloire et il semble que, privées par les

vertus qui conviennent à leur sexe, d'en acquérir de personnelles, elles jouissent doublement de celles de leur ami. Marchons, dis-je à Alfibras, et puisque de mes actions dépend votre vie, j'ose espérer, mes généreux amis, que, secondé de la protection du souverain Génie, nous sortirons tous de cette périlleuse aventure.

CHAPITRE VI.

Nous entrons dans l'Empire d'Astarban.

J'AVANÇAI à grands pas vers l'obélisque ; mais à peine avions-nous mis le pied sur cette terre enchantée, que je la sentis trembler, des feux souterrains s'élévèrent sous nos pas et semblaient former

une barrière insurmontable ; cependant, me rappelant ce qu'Alfibras venait de me dire, je me précipitai dans cette fournaise, les flammes s'attachaient sur nous, et, échauffant nos armures, nous causaient des douleurs intolérables ; nos chiens seuls ne les éprouvaient pas ; j'enviais leur sort. Je ne doutais point, aux tourmens que nous éprouvions, que si ces flammes duraient longtemps nous n'y périssions infailliblement ; je ne regrettais que Sophie.

Nous commençâmes à sentir une plus douce température, et les feux s'éteignirent ; mais un torrent roulant du haut de la montagne, avec fracas, des rochers, des troncs d'arbres, ne nous parut pas un obstacle moins insur-

montable que le premier; cependant regardant mes chiens, car ils avaient repris leur forme ordinaire, j'espérais qu'ils nousseraient d'une grande utilité. En effet, leur corps se couvrit d'écailles, leurs pattes devinrent nageoires; mais à mon grand regret je les vis s'élancer dans le torrent et disparaître; peu d'instans après, j'aperçus deux grands singes sortir de l'autre côté du torrent et s'asseoir tranquillement sur le rivage en me faisant signe de m'y précipiter. J'avoue que je pensai reculer; mais en me rappelant ma Sophie supendue à une branche d'aulne sur le bord d'un lac profond, pour sauver les jours d'un enfant inconnu, je rougis d'exposer ceux de mes fidèles amis en hésitant de braver la fureur de ce torrent, je m'y jetai sans ré-

fléchir. Ces terribles bouillonnemens me froissaient de toutes parts, ils me lancèrent enfin contre un tronc d'arbre qui avait résisté à son impétuosité; je m'y attachai avec force, Alfibras s'accrocha à mon pied, Aleric à sa jambe et Félix à la cotte d'armes d'Aleric; un de nos singes me présenta la patte, et tous deux ayant fait un violent effort nous amenèrent tous quatre à bord. Nous fûmes très-long-temps sans pouvoir nous relever, tant nous avions souffert. Une goutte de la liqueur pourprée nous rendit les forces, un de nos singes avait eu l'intelligence de chercher dans ma poche le flacon qui la contenait et de nous en donner.

Un bois de cyprès s'offrit à nos regards, il était impénétrable aux

rayons du soleil, le terrein en était tremblant et marécageux; d'ailleurs aucunes routes n'y étaient tracées; nous fûmes forcés d'abattre avec nos haches d'armes les branches entrelacées pour y pénétrer; nous étions quelquefois dans l'eau jusqu'à la ceinture; mais ce qui rendait ce travail plus pénible, c'est que pendant que nous étions occupés à nous frayer un chemin, il sortait de l'épaisseur du bois des serpens monstreux dont le sifflement portait la terreur, Aleric les combattait avec le plus grand courage; mais souvent ils mordaient le fer de son épée, leurs dents, plus dures que l'acier, s'y imprimaient, nous étions excédés de fatigues, soit des coups terribles que nous portions, soit des efforts continuels qu'ils fallait que

nous fissions pour nous faire jour au travers des branches qui se réunissaient sans cesse.

Enfin, excédés de fatigue, nous résolûmes de chercher dans un arbre plus élevé que les autres, un asile contre la morsure de ces cruels reptiles, nos singes nous y avaient précédés, une pastille et une goutte de la liqueur suffirent pour réparer nos forces et pour ne pas éprouver les souffrances de la faim, et, malgré les dangers qui nous entouraient, nous nous endormîmes; mais des songes terribles rendaient ce repos plus fatigant que les veilles. Je vis Sophie qui me reprochait de l'avoir trompé, qui m'accablait de son mépris, qui m'ordonnait de la fuir pour jamais, je me jetais à ses pieds; mais un nuage la dérobait à mes

regards, je la cherchais en vain, je ne trouvais au lieu d'elle que des vêtemens teints de sang, je faisais mes efforts pour m'en saisir, quand je fus réveillé par un mouvement violent dans les branches de l'arbre que j'avais regardé comme un asile assuré, les rameaux se replièrent. Je vois, dit Alfibras, que nous allons pénétrer dans la demeure du génie, nous n'avons rien à craindre en nous tenant fortement aux branches; ce que nous fîmes avec le plus grand soin, et, en très-peu de temps, les plus hauts rameaux se trouvèrent à la superficie de la terre qui se referma sur nos têtes, nous descendîmes perpendiculairement la profondeur d'une lieue et l'arbre s'arrêta au mileu d'une grotte éclairée par des phosphores lumineux. C'était bien la peine,

dis-je à mes compagnons, d'avoir gravi avec tant de fatigue cette montagne pour descendre en un instant plus bas que le point d'où nous étions partis.—Vous n'aviez point d'autre route, dit Alfibras, pour entrer dans le palais d'Astarban, qu'il faut traverser avant d'arriver à l'aire de l'aigle; vous n'avez rien à redouter que la séduction; songez à ne rien accepter de tout ce qui vous sera offert, quelque soit la main qui vous le présente: je ne puis vous en dire davantage.

Il n'avait pas fini de parler que le rocher s'ouvrit, et nous entrâmes dans une galerie où des coquilles de nacre de perle recevaient des fontaines jallissantes d'eau parfumée; des colibris, des oiseaux mouches, des veuves, des bingalis, étaient dans des cages de fils d'or,

et formaient par leur doux ramage le plus délicieux concert. Cent flambeaux de cire la plus pure dans des girandoles d'or, répandaient une lumière si brillante qu'on croyait être éclairé des rayons du soleil, des sophas d'étoffes précieuses invitaient au repos dont nous avions le plus grand besoin. J'offris à mes compagnons d'en profiter. Gardez-vous en bien, me dit Alfibras, jamais vous ne pourriez vous lever si vous vous asseyez ici un seul instant.

Nous ne fîmes donc que traverser cette belle galerie, qui conduisait à une salle à manger où une table chargée de mets les plus exquis paraissait préparée pour nous; car il y avait quatre couverts; la pastille n'avait que suspendu la faim qui fut réveillée par l'odeur

des mets qui nous étaient offerts, Aleric était bien tenté d'y goûter; mais Alfibras le prit par la main et l'entraîna avec force loin de ces mets empoisonnés. Je les suivais ainsi que Félix, lorsque j'entendis un cri douloureux, c'était un de nos singes qui s'était emparé d'une pêche; à peine l'avait il portée à sa gueule, qu'elle s'était changée en un charbon ardent; il la jeta et nous suivit en criant de douleur. Nous comprîmes alors le danger que nous courions dans cette magique demeure.

Nous traversâmes des appartemens si riches que la plume ne pourrait décrire leur magnificence, ce qui nous étonnait le plus Aleric et moi, c'était que personne ne paraissait les habiter; toutes les portes s'ouvraient d'elles-mêmes,

après avoir traversé un nombre prodigieux de pièces, nous en trouvâmes une fermée par une porte de bois de cèdre, au-dessus de laquelle était écrit en lettres d'or: *Temple de la beauté*; nous l'ouvrîmes facilement. Quel fut mon étonnement et celui d'Aleric en apercevant les portraits et médaillons de Sophie et d'Oliska, soutenus par un enfant ailé, tel que l'on peint l'amour! Il était sur un piédestal; il en sauta légèrement dès qu'il nous vit entrer, et, mettant un genou en terre, il nous présenta à chacun l'image chérie de l'idole de nos cœurs. Emportés par un sentiment au-dessus de la crainte qu'Alfibras avait cherché à nous inspirer, nous allions accepter ce fatal présent quand tout à coup nos singes se jetèrent dessus et les

mirent en pièces ; ils eussent été la victime de leur zèle, si la colère qu'ils nous causèrent n'eût cédé à la tendre pitié que nous inspira ce perfide enfant, qui parut accablé de la plus profonde douleur; des larmes amères coulaient le long de ses joues; j'allais à lui pour le caresser, quand Alfibras, me retenant dans ses bras, m'empêche d'approcher; le traître, voyant qu'il ne pouvait me séduire, s'envola par une des ouvertures qui donnaient dans le parc, en laissant tomber un poignard. Nous sortîmes du palais par un péristyle dont les degrés rendaient dans les jardins, bien supérieurs à ceux d'Armide; l'art, à qui ils devaient la naissance, avait partout la grâce de la nature. Que ces gazons sont beaux! que l'ombrage de ces bos-

quets prêterait de charmes aux plus doux mystères, disait Aleric; les plus belles fleurs paraient ces lieux enchantés, on y respirait avec leur parfums, la volupté; le murmure d'un ruisseau joint aux tendres accents de Philomèle portait dans nos sens un molle langueur. Alfibras ne pouvait hâter notre marche tardive, enfin, nous parvînmes au bosquet qu'il fallait traverser pour suivre la route de l'aire de l'aigle.

Une grotte peu profonde était au milieu et servait d'abri à un banc de mousse sur lequel étaient deux femmes endormies, leurs bras, passés sur leurs têtes, cachaient leurs visages. Le bruit que nous fîmes en approchant d'elles les réveilla. O surprise! Oliska et Sophie! Courir à elles, nous je-

tèrent à leurs pieds, fut plus prompt que l'éclair. Alfibras et Félix qui nous virent au moment de prendre leurs mains qu'elles nous tendaient avec la plus tendre affection, se précipitèrent entr'elles et nous. Nous employions tous nos efforts pour nous arracher des bras de ces dignes amis, et pour nous jeter aux genoux de nos amantes. Vous ici, Sophie! Toi, dans ces lieux, ma chère Oliska! qui a pu vous y conduire? — L'amour, répondit l'épouse d'Aleric; est-il rien qui résiste à sa puissance? Venez goûter près de nous un repos qui vous est si nécessaire, ou laissez-nous vous accompagner. En disant ces mots leurs yeux peignaient la passion la plus vive. — Cruel Alfibras, insolent Félix, dis-je, emporté par l'amour le plus violent, cessez,

cessez de vous opposer à notre bonheur. Mais en vain nous les accablions d'injures, ils étaient inexorables.

Cependant nous allions leur échapper quand tout à coup deux tigres s'élancèrent sur Sophie et Oliska, et les emportèrent dans le plus épais du bois. Leurs plaintes nous mirent dans le dernier degré du désespoir. Par un mouvement simultané, nous tirons nos poignards pour frapper ceux qui arrêtaient nos pas, prêts à voler vers le lieu où ces bêtes cruelles enlevaient la moitié de nous-mêmes. Félix tombe à mes pieds, Alfibras ayant coupé les courroies de son armure, me présente sa poitrine; confondus par cette action généreuse, nous jetons au loin nos armes meurtrières, et nous nous

précipitons dans leurs bras. O mes amis, dit Alfibras, croyez que je ne veux que votre bien; mais vous êtes entourés de pièges, et c'est à l'amitié à veiller pour vous. — Dites-moi si c'est vraiment Sophie? — Si c'est mon Oliska, rien ne pourrait me consoler..... — Mes amis, reprit notre sage, le ciel protège l'innocence, croyez qu'Oliska et Sophie sont chéries de l'Etre-Suprême. Mais marchons, le moindre retard dans ces lieux est d'un extrême danger.

Nous suivîmes notre guide sans pouvoir nous rendre compte de l'état de nos cœurs, où régnaient tour-à-tour la douleur, le remords et l'espoir que tout ce qui nous était arrivé n'était qu'une illusion. Non, disais-je à Aleric, non, ce n'est point Sophie, ce n'est point

Oliska ; ce ne sont que des êtres fantastiques. Les méchans n'ont point l'idée de l'amour vertueux, qui s'embellit des grâces de la pudeur ; celles que nous avons cru être les objets de nos adorations en avaient les attraits, mais non cette touchante modestie qui les caractérise. — Comment avons nous pu nous y méprendre ? reprit Aleric. Ah ! combien nous sommes coupables ! et nous commencions à rougir de notre emportement, quand nous vîmes sortir du bois, non point ces tigres féroces qui avaient emporté ces trompeuses beautés, mais nos chiens fidèles, qui vinrent se coucher à nos pieds et semblaient nous demander grâce. Alors nous reconnûmes en eux nos défenseurs, et nous leur témoignâmes par nos caresses que

nous n'avions aucun ressentiment, ce qui parut les combler de joie.

Mais combien nous étions affligés d'avoir voulu attenter aux jours d'Alfibras et de Félix, nous n'osions à peine les regarder, nous suivions notre route dans le plus pénible silence. Je le rompis enfin, pour témoigner à Alfibras tout mon repentir, et ce que nous pourrions faire pour réparer notre crime envers lui et Félix. — En ne vous en souvenant jamais, reprit ce digne ami, et en poursuivant avec courage ce qui vous reste à faire pour conquérir la pierre; croyez que j'excuse votre emportement, et qu'il n'appartient qu'aux âmes vraiment sensibles de ressentir ces terribles effets des passions, que le temps et la raison calment: il ne leur reste plus que cette éner-

gie qui rend leur amitié si précieuse : croyez, mes amis, que la mienne durera autant que ma vie. Nous le serrâmes dans nos bras, et bien sûrs que lui et Félix, qui recevait aussi avec la plus vive reconnaissance les protestations de mon attachement, nous avaient pardonné, nous retrouvâmes le calme le plus parfait, sans autre inquiétude que celle de ne pas terminer glorieusement cette aventure.

CHAPITRE VII.

J'enlève la pierre d'aimant.

Après avoir long-temps marché, nous parvînmes à un portique de marbre bleu turquin, qui nous conduisit sous une voûte où

nous trouvâmes un escalier du même marbre, de douze cents dégrés, éclairé par des lampes ; il montait à une rotonde fermée par une trape de fer que nous n'eussions pu soulever, si Alfibras et Aleric, dont la force et l'adresse étaient égales, ne fussent parvenus à l'entrouvrir. Je me glissai, ainsi que Félix, par l'ouverture qu'il avaient faite, puis la soutenant avec force à notre tour, ils sortirent l'un et l'autre. La trape se referma avec un bruit terrible, qui retentit dans la montagne voisine, et fit envoler l'aigle et ses aiglons, qui passèrent au-dessus de nos têtes. Alors je ne pus douter que nous ne fussions parvenus au but de nos travaux. L'air était calme, le plus profond silence régnait autour de nous, et

je crus que le sort, las enfin de me persécuter, me laisserait enlever la pierre d'aimant sans nul obstacle ; mais il me réservait une épreuve bien au-dessus de toutes celles qui s'étaient offertes à moi depuis que je courais ces terribles basards. Des rochers qui paraissaient une forteresse étaient à dix pas de nous. C'est au milieu de ces rocs qu'est la pierre d'aimant, me dit Alfibras ; vous y pénétrerez facilement, il ne faut que tourner du côté de l'orient, où la chaîne des rochers est interrompue ; vous y trouverez un sentier qui vous conduira au sommet du roc. Nous ne vous suivrons pas, car aucun danger ne vous menace, tout ici ne dépend que de votre vertu et de la confiance que vous devez avoir en moi. Je vous de-

mande, au nom de votre mère, et par tout ce qui vous est cher, que vous vous rendiez maître de la pierre, quelque chose que vous puisse dire le génie malfaisant, quelqu'objet qu'il présente à vos regards attendris. Il est là, il vous attend, et se flatte que non-seulement vous ne lui arracherez pas la pierre, mais que même il vous forcera de lui remettre l'anneau de votre père, d'où dépend votre sort, et celui de tout ce qui vous intéresse. Jurez donc que vous ne vous en séparerez jamais, et que vous rapporterez ce talisman qui vous coûte tant de travaux. — Je vous le jure, et mettant l'épée à la main, je tournai la chaîne de rochers; des buissons d'épines et d'églantiers en défendaient l'entrée. Je me fis jour au travers, et

suivant le sentier, je pénétrai au sommet.

Que vois-je ! un homme d'une figure mille fois plus terrible que celle d'Alfibras, tenant la pointe d'un dard sur le sein de Sophie, enchaînée auprès de ce monstre. A peine m'eut-elle aperçu qu'elle me tendit les bras pour implorer mon secours. Je veux me précipiter sur son assassin, mais une force surnaturelle enchaîne mes pieds. — Approche, si tu peux, vil mortel, dit le monstre, je me ris de ta colère ; je suis immortel comme les dieux, en vain voudrais-tu attenter à ma vie, mais je tiens dans mes mains celle de Sophie ; tu peux, il est vrai enlever la pierre que tu cherches, la voilà ; si tu y touches, Sophie est morte. — Astarban, m'écriai-je, s'il te reste

un cœur capable de sentir, si l'honneur n'est pas pour toi un mot vide de sens, écoute-moi : ce n'est pas pour mon bonheur que je viens chercher ce trésor que tu gardes avec tant de soin, mais pour remplir une promesse inviolable ; si tu ne peux le laisser enlever qu'en prenant une victime, si la soif du sang te dévore, je m'offre à tes coups, délivre Sophie, remets-lui cette pierre, qu'elle la porte à Alfibras, la mort n'a plus rien qui m'épouvante, en sauvant la vie de Sophie qui dégagera mes sermens. — Non, dit Sophie, ne cherche pas à mourir, et que ferait Sophie sans son cher Rodolphe; il est un moyen plus certain pour ta délivrance et pour la mienne. — Quel est-il, ma Sophie? je ne balance pas à

l'employer, si je le puis sans blesser les lois de l'honneur. — Mets à la place de cette pierre l'anneau de ton père. — Oui, j'y consens, dit le génie, donne-moi cet anneau, et la pierre et Sophie sont à toi. — Ah ciel! m'écriai-je, je puis au prix de ma vie, délivrer celle que j'aime, mais non pas devenir parjure; Sophie ne pourrait l'exiger de moi. — Ingrat, reprit-elle, tu ne m'aimas jamais. Qu'importe un vain serment, quand il s'agit des jours de ce qu'on aime? — Ces mots me désillent les yeux. Si tu étais Sophie, dont tu n'as que l'apparence, tu ne voudrais pas vivre aux dépens de l'honneur; non, Sophie, l'idole de mon cœur, ne pourrait être capable d'une pareille lâcheté, et je reconnais à présent la vertu de cet anneau que

j'ai conquis avec de si grandes peines ; il m'apprend à distinguer la vérité d'un prestige trompeur. En disant ces mots, je me précipite sur la pierre et l'enlève.

Aussitôt le tonnerre gronde avec fracas, la foudre éclate et tombe aux pieds de la fausse Sophie, qui disparaît, le mauvais génie s'élance du rocher, et levant sa massue, est prêt à m'anéantir ; mais le protecteur d'Alfibras et le mien, Alcindor, paraît sur un cheval ailé, et me couvrant d'un bouclier d'or, me dérobe à la fureur d'Astarban. Arrête, lui crie Alcindor, où la vertu triomphe, ta puissance finit. Assez long-temps tu as persécuté celui que je veux rendre heureux, rentre dans ton ténébreux palais, je te défends d'en sortir jusqu'à ce que Rodolphe ait

terminé ses glorieux travaux. Aussitôt la montagne s'entrouvre, et Astarban descend dans les entrailles de la terre.

Saisi d'un saint respect, j'étais resté immobile; je me prosternai pour rendre à Alcindor mille actions de grâces. Il me toucha de sa baguette : reprends, dit-il, ce courage, dont la méchanceté d'Astarban t'avait privé, suis tes glorieux travaux, je te rendrai le plus heureux, le plus puissant prince de la terre; il dit, et disparut. A l'instant, mon sang bouillonna dans mes veines, tout mon être, que la crainte avait tenu si longtemps enchaîné, s'éleva à la hauteur de mes destinées. Je me sentis cette soif des hasards, cette ardeur pour les combats, qui avait flatté ma jeunesse; enfin je redevins

Français ; car qui oserait se le dire, s'il n'avait pas ce courage bouillant qui se rit des dangers, et vole aux périls, comme les autres peuples aux fêtes et aux jeux ? Je me hâtai de rejoindre mes compagnons qui m'attendaient à la place où je les avais laissés ; je reçus leurs félicitations, et nous partîmes pour les bords du lac.

CHAPITRE VIII.

Retour au bord du lac de Waln.

Arrivé dans la maison d'Alfibras, il nous fit entrer dans le salon où sa famille nous attendait, et où l'amour avait conduit Oliska et Sophie ; la joie fut universelle. Chérodalt, qui avait accompagné ces dames, nous réitéra les témoi-

gnages de sa reconnaissance ; pour moi, je ne voyais que Sophie, j'osai même lui baiser sa main qu'elle m'abandonna avec la plus touchante expression. Tout ce qui était réuni chez notre ami, à l'exception de sa femme et de ses filles, croyaient que nous arrivions de Dronteim. Après les premiers momens tout entiers donnés au plaisirs de nous revoir, Aleric demanda à sa femme comment elle avait pu découvrir la maison d'Alfibras. — Je ne vous ferai point de reproches, mon ami; mais vous, ne vous en faites-vous pas de m'avoir abandonné si long-temps, surtout après avoir appris ds Chérodalt les dangers que vous aviez couru, et qui pouvaient se répéter à chaque pas?..... J'attendais de jour en jour votre arrivée, je n'étais pas la

seule qui s'ennuyât de votre absence ; enfin, me rappelant que vous n'étiez parti que d'après une lettre que vous avait apporté l'ancien serviteur de votre père, je le fis venir à force de prières. J'obtins de lui de savoir que c'était chez le docteur Alfibras que vous l'aviez envoyé; je me décidai aussitôt à venir m'informer de ce que vous étiez devenu ; Chérodalth s'offrit de m'accompagner, je suppliai madame Théodoric de me confier Sophie, ce qu'elle fit avec beaucoup de peine; mais Sophie paraissait tellement desirer de ne pas me quitter qu'enfin sa mère y consentit. Nous sommes ici depuis quatre jours sans que madame ait pu nous dire où vous étiez allé; mais elle m'a engagé de vous attendre, bien certaine que vous passeriez

par chez elle avant de revenir à Brisgath; j'oublie tout ce que j'ai souffert, pour ne m'occuper que du plaisir de vous revoir. Aleric tâcha de se justifier auprès d'Oliska, de lui avoir caché le sujet de son voyage en lui disant que c'était un secret.

Sophie regardait Alfibras avec une sorte d'effroi et paraissait inquiète de ma liaison avec un homme qu'elle trouvait si extraordinaire. Nous étions trop occupés de tout ce qui nous affectait, pour que le souper, qu'on servit presqu'aussitôt notre arrivée, eut cette aimable gaîté qui n'est compagne que de la tranquillité de l'âme; nous prétextâmes que nous étions très fatigués et nous nous retirâmes chacun dans notre appartement.

Dès que je fus dans le mien, mon premier soin fut de considérer la pierre ; elle était de la grosseur d'un œuf, extrêmement polie, on y avait tracé des caractères que je ne connaissais pas et qui paraissaient être plutôt des hyéroglyphes. Je la resserrai soigneusement dans mon écrin et je me disposais à me coucher, moins pour dormir que pour penser à Sophie que je n'avais pu revoir sans l'aimer davantage. Je ne pouvais douter qu'elle ne répondît à mon amour, la démarche qu'elle venait de faire, en accompagnant Oliska, en était la plus forte preuve ; cependant j'allais encore la quitter sans certitude de la revoir ; au moins, me disais-je, je veux l'instruire de mon sort ; je veux qu'elle sache qu'il n'y aura que la mort

qui puisse éteindre mon amour pour elle ; mais que, lié par la loi du serment, il faut que je remplisse ma promesse.

Je repassais sans cesse dans mon esprit tout ce que je dirais à Sophie, lorsqu'Alfibras entra avant que je me fusse mis dans mon lit. —Il faut partir, mon ami, votre voiture est prête. — Partir sans voir Sophie, sans lui apprendre mon sort, m'arracher d'auprès d'elle, sans qu'elle sache que je la reverrai dès que je serai libre, plutôt mourir! Non, non, c'est impossible ! — Imprudent jeune homme, vous voulez revoir Sophie, et quel est votre espoir?.... d'être à elle si vous êtes libre? sachez que vous ne le serez pas ; que vous êtes sous la puissance de la dame de la Discrétion. Ne vous flattez pas

que *jamais* elle consente à votre union avec Sophie. *Jamais*! ce mot m'anéantit. O vous qui avez aimé, si vous avez été privé sans retour de l'objet de votre tendresse vous comprendrez ce que ce mot a d'affreux; *jamais*, réunit tout ce qu'une âme peut souffrir; car il détruit le seul bien des infortunés: l'espérance; *jamais*, mot terrible, puissiez-vous n'être point prononcé par les amans! Il vaut mieux mourir que de l'entendre: le prononcer est impossible. — Non, cruel ami, je ne puis souscrire à cet arrêt. La dame de la Discrétion ne le ratifiera pas, elle ne voudra pas enchaîner un malheureux qui saurait s'affranchir, en mourant, de ce honteux esclavage; laissez-moi revoir Sophie, j'ai besoin de son estime, je la perdrais sans

retour si je m'en séparais sans qu'elle sut la cause de mon départ, Sophie me mépriserait, je n'y survivrais pas. Si un sort barbare m'enchaîne loin d'elle, j'en mourrai; mais la certitude d'être regretté de Sophie rendra mes derniers momens moins douloureux; Alfibras, ne me refusez pas, je vous en conjure à genoux. En disant ces mots je m'étais précipité à ses pieds. Alfibras me releva et me dit: je veux bien condescendre à vos desirs; mais vous vous reprocherez un jour ma lâche complaisance, vous vous reprocherez à vous-même de n'avoir pas suivi mes conseils; vous voulez revoir Sophie, vous la reverrez; je vais suspendre les préparatifs de votre retour au palais de la Discrétion; mais songez que dans quatre jours

expire le fatal délai. — Quoi! m'écriai-je, déjà un an? — Oui, dans quatre jours; dès que je ne vous suis pas nécessaire ici, je vais en Pannonie, où des soins pressans m'appellent, je serai de retour dans trois jours, employez les à vous fortifier contre l'instant que vous redoutez et qu'à mon retour je vous trouve prêt à partir. Il me laissa et je crus n'avoir plus de malheur à redouter, en pouvant compter encore trois jours de félicité. Je résolus de m'y livrer avec tout l'abandon d'un cœur véritablement épris. Bercé par les plus douces illusions, je couvrais de fleurs le précipice qui se creusait sous mes pas, ces trois jours ne devaient pas finir; mais le bonheur ne fait que passer et le malheur reste.

Alfibras était parti comme il me l'avait dit, et j'avoue que je n'en n'étais pas fâché; il était pour moi un témoin redoutable et dès le matin de son départ je me trouvai près de Sophie avec la plus douce sécurité; je ne me souvenais que de la résolution de ne point quitter celle qui faisait tout mon bonheur. Après le repas, qui fut aussi gai, que celui de la veille avait été triste, nous priâmes Chérodalth de nous faire le récit de sa reconnaissance avec sa famille, ce qu'il fit avec la plus touchante expression, il nous intéressa; mais surtout Julie, fille cadette d'Alfibras, je vis bien qu'il la trouvait fort aimable. Qu'il est heureux, me disais je, s'il aime, s'il est aimé rien ne s'opposera à leur mutuelle félicité; mais moi, le soleil ne se sera pas

levé trois fois, que mon bonheur aura disparu comme un songe; et je retombais dans la plus sombre mélancolie, qu'un regard dissipait, comme un rayon du père de la lumière dissipe le plus épais brouillard.

Cependant Oliska, qui ignorait la situation fâcheuse où je me trouvais, s'imaginant que les instans de tristesse que j'éprouvais tenaient à l'incertitude de mon sort auprès de Sophie, cherchait les occasions de me rassurer. Le soir même du départ d'Alfibras, cette aimable amie en sortant du dîner, proposa à son mari et à Sophie de venir dans le bosquet de roses qui était au fond du jardin. A peine étions-nous assis sur un banc de gazon, qu'elle me dit : vous êtes bien mystérieux, mon

cher Rodolphe, dites-moi donc quels sont vos projets? car ce serait inutilement que je les demanderais à Aleric; cette terre que vous deviez acquérir, où est elle située? Vous convient-elle? Etes-vous décidé de vous fixer auprès de vos amis? — Comment vous répondre quand j'ignore si celle qui fait ma destinée daigne s'apercevoir de l'amour qu'elle m'inspire? Sophie rougit et dit à Oliska : il faut convenir, ma chère, que vous êtes bien curieuse?—Pas tant qu'une autre qui ne cesse de me faire les mêmes questions et qui ne veut pas paraître à présent s'en occuper. — Vous êtes méchante, Oliska. — C'est vous, Sophie, lui dis-je, qui l'êtes, pourquoi ravir la douceur de croire que vous daignez me voir avec quelqu'intérêt; ô ma Sophie!

ajoutai-je en lui prenant la main, je vous jure par tout ce qui vous est cher, que je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir et je..... — Tout cela est bien dit, reprit Oliska ; mais vous ne répondez pas à mes questions. — J'en ai une autre à vous faire ; c'est de savoir si les père et mère de Sophie vous ont dit quelles étaient leurs intentions, s'ils daigneront agréer mes vœux. — Sophie reprit avec la plus aimable vivacité : mais il me semble que vous auriez dû leur demander vous même. — Ah ! Sophie, ce mot assure mon bonheur ! oui je leur demanderai, oui, j'obtiendrai ce consentement qui me rendra le plus fortuné des hommes. Quant à l'acquisition dont Aleric m'a parlé, en m'adressant à Oliska, elle n'est pas conclue ; mais ce qu'il y

a de certain c'est que je me fixerai près de mes amis, soit que j'obtienne ou non la main de Sophie, quelle contrée pourrais-je habiter: dans quel lieu mon âme pourrait-elle goûter quelque repos? — Oliska reprit: s'il est certain que vous vouliez vous fixer dans ce pays, je puis vous être garant que vous obtiendrez l'aveu de Théodoric; car c'est le seul obstacle qui pouvait s'opposer à votre bonheur. Jamais il ne consentirait à se séparer de sa fille; il a refusé pour elle le plus riche parti de l'Angleterre, parce que le chevalier qui prétendait à la main de Sophie, voulait l'emmener dans son île. Et moi, dit la sensible Sophie, rien ne me pourrait consoler d'être éloignée d'eux. — O ma Sophie! il n'appartient qu'à celle qui chérit ses pa-

rens d'être épouse tendre et fidelle, croyez que les vôtres me seront aussi chers qu'à vous et qu'un jour nos enfans nous rendront les tendres soins que nous aurons eu d'eux dans leur jeunesse. — Ah ! mon amie, dit Sophie, en se jetant dans les bras d'Oliska, je ne puis dissimuler plus long-temps, vous connaissez mon cœur, vous savez tout ce que j'ai souffert par son silence, à présent je suis heureuse; oui Rodolphe, mon père approuve votre amour; que dis-je? celui que j'ai pour vous. — Non, rien n'est comparable à ma félicité ! rien ! rien ne peut m'arracher de vous, ma Sophie..... Il n'existe pas de termes qui puissent vous peindre mon adoration; mes amis, dis-je en serrant les mains d'Aleric et d'Oliska, que ne vous dois-je pas;

mais Sophie, ne changerez-vous jamais? puis-je compter..... — Je ne croyais pas, Rodolphe, que le soupçon pût entrer dans votre âme? — Ah! pardon, mon bonheur est si grand que je n'ose presque pas y croire; Sophie, dites que vous me pardonnez. — Ah! il le faut bien. — Je ne croirai pas ce pardon bien sincère, s'il n'est scellé par un baiser. — Non, non Rodolphe, et je l'avais déjà dérobé, tandis qu'elle cherchait à s'en défendre; quel feu circulait dans mes veines, mon âme entière était sur mes lèvres. O moment de délire auprès de la dame de la Discrétion, ô voluptueuse ivresse que m'inspira la reine de Perse! qu'étiez-vous en comparaison du bonheur que ce tendre larcin me fit goûter! Sophie, toute interdite, était en-

core embellie des roses de la pudeur; elle voulait me gronder, et le reproche expirait sur sa charmante bouche. Cependant je me jetai à ses genoux, et je lui exprimai tous mes regrets d'avoir osé lui derober cette faveur, et lui jurai que je mourrais plutôt que de me relever avant qu'elle m'eût donné d'elle-même cette marque d'amour, qui n'avait aucun prix si elle n'était partagée. — Mais, voyez, dit-elle, comme il est cruel! — O je ne puis pas le blâmer, reprit Aleric, il est certain qu'en conscience, il ne peut garder un baiser qu'il a volé. — Oui, dit Oliska; c'est pour le repos de sa conscience. — Vous êtes tous contre moi, il faut bien.... elle se pencha vers moi. Amour, amour, c'est le seul bienfait que j'aie reçu

de toi, mais combien il me reste présent. Oui, dans ce moment, je sens encore l'impression des lèvres de Sophie; je les sens s'approcher doucement de ma joue, je crois entendre ce doux *frémissement*, qui ranime mon être anéanti par la douleur. Ce baiser brisa pour jamais tous les liens qui m'attachaient à la dame de la Discrétion, je ne vis plus que Sophie dans la nature entière, et je ne répondis à cette touchante marque d'amour que par le vœu le plus solennel de n'exister que pour elle.

Sophie se leva, sortit du bosquet, nous la suivîmes et nous rencontrâmes Chérodalth et Julie qui nous cherchaient, je crois qu'ils étaient aussi heureux que nous; la conversation devint générale; on parla des parens, chacun célébra

ceux qui pouvaient ajouter au bonheur des amans. Il est si doux, disait Chérodalth, de chanter ce qu'on aime. — Qui le sait mieux que vous, me dit Aleric, en tirant de son portefeuille une romance que j'avais faite lorsque Sophie sauva Frédéric, et il la donna à sa femme. — Non non, dis-je à Oliska, ne la chantez pas, elle n'est pas digne de celle qui me l'a inspirée, mais Sophie voulut l'entendre, et l'épouse d'Aleric la chanta.

Sophie en parut contente et j'osai lui demander si elle l'aimait mieux que la ronde. Oui me dit-elle, car ici c'est votre cœur qui parle, dans l'autre ce n'était que votre esprit. On vanta aussi le plaisir de peindre des traits enchanteurs. — Est-ce que vous peignez? me dit Oliska. — J'ai peu de mé-

rite en ce genre, mais si Sophie voulait, peut-être pourrais-je réussir à retracer une image sans cesse présente à ma pensée. — Essayez, me dit Oliska; allons Sophie, nous jugerons de ses talens. — Je le veux bien, dit Sophie, mais ce sera pour ma mère. — J'y consens s'il est digne de mon modèle, rentrons, voulez-vous me donner la première séance. Qui peut exprimer le bonheur que je goûtais à contempler ses charmes! quelquefois le pinceau s'échappait de mes doigts. J'aurais voulu me précipiter aux pieds de la maîtresse de mon cœur. Cependant je réussis au-delà de mes espérances, et l'on trouva que mon esquisse était d'une ressemblance frappante : le reste de la soirée se passa dans les plus doux amusemens.

Madame Alfibras était infiniment aimable, elle conservait cette douce sensibilité qui manque aux femmes qui n'ont point aimé, elle voyoit avec plaisir l'amour que Julie inspirait à Chéroldath et sa sœur ; quoiqu'elle parut décidée à ne plus se ployer au joug de l'hymen, comme ce n'étoit pas chez elle orgueil ni froideur, mais excès d'attachement pour son père et sa mère, elle n'avait rien de cette sécheresse, de ce roide des vieilles filles, elle était enchantée que sa sœur en se mariant, lui donnât un frère, et elle se promettait d'aimer ses enfans comme s'ils étaient les siens.

Je ne réfléchis pas un seul moment dans toute cette soirée, dès que je fus rentré dans mon appartement, je m'interrogeai et

me demandai ce que je voulais... aimer Sophie... n'aimer qu'elle... renoncer à toutes les grandeurs... mais la dame ? J'ai conquis la pierre, je la remettrai à Alfibras, il finira bien le charme sans moi, je rendrai à la dame ce qui me reste de ses richesses et son portrait magique. Si Félix veut rester avec moi, je tâcherai qu'il soit heureux, s'il veut retourner auprès de ses parens, de sa maîtresse, Alfibras l'y reconduira : tout ce que je regrette, se sont mes chiens, je prierai qu'on me les laisse, c'est bien le moins pour tout ce que j'ai souffert. Je les aime ces bons animaux, ils plaisent à ma Sophie, elle les caresse, et eux semblent partager mon sentiment pour elle : enfin voila qui est décidé. Il serait bien ridicule de me sacrifier pour

une femme que je n'aime point... Alfibras dira tout ce qu'il voudra, je ne partirai pas, et je n'attends son retour que pour lui déclarer mes intentions. Je me rendrai à Brisgath, j'irai à Copenhague, j'aurai le consentement de Théodoric, et dans huit jours, je serai l'heureux époux de Sophie. Telles étaient les illusions mensongères qui troublaient ma raison. Hélas! j'ai payé bien cher ce moment de bonheur. Mais si je ne puis compter dans ma vie que trois jours heureux, n'en troublons pas le récit par mes douloureuses réflexions. Je cherchai Aleric dès le matin, je lui fis part de mes projets, il les approuva, et me promit d'appuyer mes raisons auprès d'Alfibras; il ajouta, que s'il était nécessaire qu'un chevalier l'accom-

pagnât, il se proposerait de faire avec lui le voyage de Perse, qu'il présenterait à la dame tous mes regrets, qu'il ne craindrait pas qu'elle eût des prétentions sur lui, puisqu'il était marié. Je lui fis mille remerciemens de ses offres généreuses, et lui dis que j'espérais que notre savant ami pourrait seul finir cette aventure.

Plus affermi dans ma résolution, en la voyant approuvée par Aleric, je dis à Sophie, que je revis belle comme la fleur du matin, que j'allais écrire à son père. J'ajoutai, ma Sophie, je n'ai aucune fortune, et ce que j'ai fait pour Aleric, était tout ce qui me restait des fonds que j'avais destinés à mon voyage. — Mon père vous aimera mieux, Rodolphe, car il a refusé pour moi des partis qui auraient ajouté aux

biens immenses qu'il possede, trouvant que mes enfans en auraient assez s'ils étaient d'honnêtes gens, et trop s'ils ne l'étaient pas : ainsi que cela ne vous inquiette pas, écrivez lui ce que vous venez de me dire, il prisera plus votre franchise que vos richesses dont je n'ai pas besoin ; elle ajouta, je vais tout lui conter, oui tout, jusqu'au baiser volé et rendu, c'est le seul moyen de me rendre tranquille, car je ne le serai qu'imparfaitement, tant qu'il ne m'aura pas dit que je n'ai pas eu tort. — Ah ! ne craignez rien, ma Sophie, cette bonne mère pourrait-elle vous blâmer de m'avoir accordé une aussi précieuse faveur qui a fait ma félicité, sans ternir en rien vos vertus. — N'importe, j'ai besoin de lui dire, car depuis que

j'existe, il n'y a pas une seule de mes actions dont elle n'ait été instruite. Rodolphe, je vous aimerai comme je l'aime, comme j'aime mon père, vous aurez toute ma confiance. — Je la mériterai, ma Sophie, en m'occupant sans cesse de votre bonheur, en vous faisant aussi dépositaire des plus secrettes pensées de mon âme. Qu'il me sera doux de vous raconter l'histoire de ma vie, qui n'est que celle de mes infortunes, jusqu'au moment où je vous ai rencontrée, de vous dire... Je fus interrompu par Alericq qui nous amenoit un messager, pour porter nos dépêches qui n'étaient pas encore écrites, nous nous séparâmes pour peu de momens, tous ceux que je passais loin de Sophie, étaient perdus. Je lui montrai ma lettre à son père,

elle en fut contente, et me lut quelques phrases de celle qu'elle écrivait à sa mère, mais elle en passa d'autres, dont le premier mot si elle le lisait par hasard, animait ses belles joues du plus vif incarnat, elle s'arrêtait avec ce trouble charmant qui enfonçait dans mon cœur de plus en plus le trait dont la blessure d'abord si douce et maintenant si cruelle, ne se cicatrisera jamais. Chéroldath écrivait aussi à sa mère, par le même courrier, et la suppliait de venir, espérant au retour d'Alfibras, s'unir à Julie. Hélas! leurs vœux ont été comblés, et moi.... Mais avançons ce récit, où je me plais à conserver jusqu'aux moindres circonstances d'une félicité si grande que son souvenir est préférable aux plus douces jouissan-

ces qu'on pourrait m'offrir, et si jamais ces tristes mémoires sont lus par des âmes sensibles, elles me pardonneront des détails dont elles auront connu le charme.

Sophie me donna encore une séance, et je vis que l'amour est le meilleur maître, car je n'avais rien fait de comparable à ce portrait. Craignant cependant d'ennuyer mon charmant modèle, j'aimai mieux attendre au lendemain pour le finir. On nous invita à une pèche sur le lac, elle fut extrêmement agréable, Chérodalth proposa de danser le soir et l'on prolongea ce plaisir fort avant dans la nuit, qui pour des amans dans la situation où nous étions l'un et l'autre, vient toujours trop tôt. En me séparant de Sophie, j'éprouvais un serrement de cœur dont

je ne pus imaginer la cause, et malgré la fatigue de la journée, mon sommeil fut troublé et pénible.

Ce troisième jour qui devait ramener Alfibras, commença pour l'infortuné Rodolphe, la famille de notre sage l'attendait avec la plus extrême impatience, et surtout Chérodalth, il se flattait que sa mère serait arrivée en même temps que lui, mais la journée se passa sans que le courrier fut de retour, ce qui inquiétait Sophie, elle craignait que sa mère ne fut fachée, que son père ne fut malade, cependant Oliska la rassura et la flattait même que ses respectables parens accompagneraient la mère de Chérodalth, mais un voile de tristesse répandu sur sa touchante physionomie, répondait aux pressentimens funestes qui me

poursuivaient malgré moi. Je n'osai lui demander de finir son portrait, et cette image chérie, le seul bien qui me reste demeura imparfaite.

Madame Alfibras nous offrit d'aller au devant de son époux, ce que Chérodalth accepta avec d'autant plus de transport que Sophie et moi en avions peu de désir, mais nous ne pouvions nous dispenser de suivre la famille de notre hôte. Chérodalth donnait le bras à la mère de son amante, Oliska dont le doux fardeau commençait à se faire sentir, s'appuyait sur celui d'Aleric, les deux sœurs qui s'entretenaient avec la plus grande amitié, suivaient leur mère se tenant par la main. Et nous, dis-je à Sophie, aurons-nous l'air de nous bouder, refuserez-vous mon

bras? Elle hésitait, je me saisis du sien, et le serrant contre mon cœur, j'oubliais tout l'univers, pour ne sentir que le bien suprême d'être si près d'elle; mes bons chiens qui ne me quittaient point, venaient en sautant lécher les mains de Sophie, et semblaient lui dire; tu seras aussi notre maîtresse, elle les flattait doucement. Le chien de celui qu'on aime, est un animal d'une toute autre espèce que les autres. Si Frédéric était ici, disait Sophie, il jouerait avec vos chiens. — Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ce pauvre petit. — Maman ne l'a pas voulu, parce qu'il était un peu malade, elle me l'amènera bien certainement si elle vient avec madame Chérodalth, comme Oliska veut que je l'espère, mais je ne sais, je ne puis me

défendre d'une inquiétude vague qui détruit depuis ce matin, tout le bonheur dont je ne cache pas que j'ai joui dès l'instant où vous m'avez promis d'être à moi. — Craindriez-vous, ma Sophie, que vos parens. — Non je n'ai sur cela nulle crainte, bien des fois ils m'ont parlé de vous avec le plus grand éloge et même... Elle n'en dit pas davantage, car appercevant plusieurs hommes à cheval, elle s'écria, ah! c'est Alfibras, et se pressa contre moi par un mouvement involontaire de frayeur. Mon cher Rodolphe, me dit-elle, cet homme est sûrement vertueux, puisqu'il est votre ami et celui d'Aleric; mais je ne puis me défendre de l'effroi qu'il m'inspire. — Quand vous connaîtrez son âme, ma chère Sophie, elle vous fera ou-

blier sa figure, c'est le meilleur des hommes. — Cela est possible, mais je suis persuadée qu'il sera cause peut être involontairement qu'il m'arrivera quelques grands malheurs.... Hélas ? l'évenement n'a que trop justifié ce cruel pressentiment.

Cependant Alfibras était descendu de cheval, et toute sa famille l'entourait, car elle n'était parfaitement heureuse que toutes les fois qu'elle le voyait au milieu d'elle. Chérodalth, Aleric, tous s'empressaient à lui témoigner la joie que leur causoit son retour. Il n'y avait que Sophie et moi qui ne la partagions point : mais j'avais tellement pris mon parti, que je ne redoutais pas qu'il me forçât d'aller à la contrée de la vallée de la Discrétion, je l'abordai avec l'air

du contentement, mais soit que son art lui fît pénétrer ma pensée, soit que la douce intimité qu'il me trouvait avec Sophie lui déplût, il ne répondit à mes empressemens que par un air froid, qui me fit présager qu'il tenterait tout pour me séparer de l'idole de mon cœur, mais je ne m'en promis que plus fermement de lui résister. Nous revînmes dans le même ordre que nous étions sortis excepté qu'Alfibras donna le bras à sa femme et que Julie accepta celui de Chérodalth, sa sœur monta le cheval de son père, et nous précéda pour faire préparer le souper, où Alfibras promit à Chérodalth de l'unir à Julie dans trois jours.

J'étais convenu avec Aleric qu'il se rendrait dans ma chambre, lorsqu'on se retirerait, voulant

qu'il fut témoin de la conversation que j'aurais avec Alfibras qui, j'étais bien sûr, viendrait me trouver dès ce même soir. En entrant chez moi, je réunis tout ce que j'avais reçu de la dame, bijoux, lettres de change, portrait, bracelet de cheveux, la boëte d'ambre, le flacon de la liqueur pourprée, enfin la pierre d'aimant, je renfermai le tout dans une petite cassette de bois de rose. J'attendais de pied ferme Alfibras. Aleric qui approuvait entièrement ma résolution, m'assurait que je n'avais rien à redouter, et que sûrement son ami me rendroit ma liberté ; nous parlâmes d'Oliska, de Sophie, et nous étions loin d'avoir épuisé tout ce qu'elles nous inspiraient, lorsque nous vîmes entrer notre sage.

Eh bien Rodolphe, avez-vous pris votre parti? — Oui, lui dis je, voici une cassette qui contient les dons que j'ai reçus de la dame de la Discrétion, j'y ai joint la pierre d'aimant, daignez la porter à ses pieds en l'assurant de mon respect, de mes regrets, mais je ne puis... — Que dites-vous, Rodolphe? — Ce que je dissimulerais envain, j'adore Sophie, je ne veux vivre que pour elle, et rien dans la nature ne peut m'en séparer. — Malheureux! vous avez donc oublié vos sermens? — Je les ai remplis, j'ai conquis la pierre, je vous la remets; elle ne peut en exiger davantage. — C'est donc là votre dernière résolution? — Elle est invariable. Aleric voulut lui offrir ses services; mais il ne se donna pas le temps de l'écouter,

il prit la cassette et sortit en me regardant avec la plus grande tristesse.

Nous restâmes un moment Aleric et moi en silence ; je me trouvais heureux d'être libre, mais je craignais d'avoir offensé cet homme à qui j'avais les plus grandes obligations, je me reprochais de n'avoir pas mis dans mes refus plus de douceur, et j'engageai Aleric à aller le trouver, pour le prier de me conserver son amitié qui m'était très-chère. Aleric m'assura qu'il allait faire ce que je désirais, que je pouvais être certain qu'Alfibras ne m'en aimerait pas moins ; mais que j'avais dû m'attendre à ce moment d'humeur, dont ma liberté devait me consoler. — Enfin, me dit-il, vous voilà à nous pour toujours, l'amitié et

l'amour se réuniront pour votre bonheur. Adieu, que les songes les plus flatteurs vous fassent jouir d'avance de la félicité qui vous est promise ; et il me quitta.

CHAPITRE IX.

Apparition.

Lorsque je fus seul, je pris le portrait de Sophie, et je lui dis tout ce que je lui aurais dit à elle-même. Encore huit jours, répétais-je à tout moment, et Rodolphe sera le plus heureux des mortels. Ce fut avec ces douces pensées que je m'endormis.

Au milieu de la nuit, j'entends tirer mes rideaux, je m'éveille et saute sur mes armes; mais j'aperçois à la lueur d'une lampe, que

j'avais laissé allumée, une femme voilée vêtue de blanc, qui me dit d'une voix terrible qui retentit encore dans mon âme :

« Fils ingrat et parjure, c'est donc en vain que tu as appelé mes mânes à témoin de tes promesses, ton fol amour t'empêche de remplir les sermens que tu as fait à Imelingue, mais tremble, et sois certain de ma malédiction, si tu ne suis aveuglément tout ce que t'ordonnera Alfibras. » Elle dit, et disparut, me laissant livré à une horreur inconcevable ; je ne pouvais rassembler une seule idée ; elles se croisaient et se détruisaient l'une l'autre : celle qui se présentait sous les plus noires couleurs, était d'être maudit de ma mère ; car je ne pus douter que ce ne fût elle qui eut quitté la nuit

du tombeau, pour me forcer de suivre les volontés d'Alfibras. Grands Dieux! m'écriai je, ô ma mère! vous que mes yeux n'ont jamais vue, se peut-il que vous soyiez venue auprès de votre malheureux fils, pour le menacer du plus grand des malheurs? Quel intérêt pouvez-vous prendre à la dame de la Discrétion? que vous a fait ma Sophie, dont les douces vertus rappellent les vôtres? Mais n'importe, vos ordres sont sacrés; vous voulez la mort de votre fils, vous voulez qu'il se réunisse à vous, vos vœux seront satisfaits; mais toi, ma Sophie, faut-il que j'entraîne sur toi des maux qui m'accablent depuis ma naissance, faut-il que je devienne pour toi un objet de mépris, en ne paraissant qu'un vil suborneur, qui

n'aurait cherché à t'inspirer le plus tendre sentiment, à t'en arracher l'aveu, que pour m'éloigner à jamais de toi sans que tu en saches la cause? Non, non, c'est impossible : mais qui peut m'empêcher de t'en instruire, de te rendre l'arbitre de mon sort? Quel serait-il grands Dieux, si ma tête coupable était chargée d'anathêmes! O malédiction paternelle, qui peut comprendre combien tu es redoutable! Tout mon sang se glace à cette seule idée. O ma Sophie, ô ma mère! Dieux, n'ai-je reçu le cœur le plus sensible que pour être en proie aux plus affreux tourmens. Ceux que j'endurais étaient si grands que je ne me sentais plus la force de les soutenir seul. J'appelai Félix, qui parut effrayé du renversement de

mes traits, et m'exprima ses vives alarmes. Je le rassurai, en lui disant que je ne souffrais pas ; mais qu'un violent chagrin me faisait desirer de parler à l'instant même à Aleric. Il alla le chercher, et revint peu de momens après avec mon fidèle ami. Je me jetai dans ses bras, et fis signe à Félix de se retirer.

Qu'avez-vous donc, mon cher Rodolphe? Quel soudain malheur vous est-il arrivé?— Ah! laissez-moi retrouver dans vos bras la force de pouvoir vous dire le sujet du trouble où vous me voyez. Je restai quelques minutes la tête appuyée contre sa poitrine, puis je l'engageai à s'asseoir sur mon lit, et je commençai ce récit funeste. Aleric frémit, et ne dissimula pas que je ne pouvais me dispenser

de retourner au palais de la Discrétion. Cependant il trouvait, dans les paroles de ma mère, moins de sujet de douleur qu'elles ne m'en avaient fait éprouver; il ne voyait pas qu'elle m'eût ordonné de renoncer à Sophie, ni d'épouser la dame: il était possible que cette dernière me rendît à moi-même, alors les mânes de ma mère, que j'avais troublées par mon indiscret serment, seraient appaisées; mais je sentais que si son amitié cherchait à me consoler, il n'en voyait pas moins toute l'étendue de mon malheur et de celui de Sophie. Ce tendre ami ne me quitta pas de la nuit; il me consolait et cherchait avec moi, ce qu'il y avait de mieux à faire. Enfin, nous nous en tînmes au seul parti qui conciliait l'amour et l'honneur, et celui de tous qui

devait me plonger dans un abîme de maux qui ne finiront qu'avec ma vie ; mais hélas ! dois-je le penser ? Nous décidâmes que je demanderais à Sophie un entretien en présence d'Aleric et d'Oliska, et qu'après lui avoir raconté dans le plus grand détail tous les événemens de ma vie, après lui avoir dit tout ce que j'étais décidé de faire avant l'apparition de ma mère, je lui protesterais encore que j'étais prêt à tout braver pour lui prouver mon amour, et que je la laisserais l'arbitre de mon sort.

— Croyez-vous, disais-je à Aleric, qu'elle consentît à mon départ ?

— Je le crois, mais avec votre promesse de revenir auprès d'elle dès que les destins vous le permettront ; cependant vous ne pouvez vous dissimuler que votre re-

tour ne soit incertain. — Ah ! si je le croyais, rien, non rien ne pourrait me séparer de Sophie. Ma mère, mon cher Aleric, ma mère ne m'ordonne que la soumission aux ordres d'Alfibras, qui daigna prendre pitié de mon enfance ; mais ne pourrait-il pas être touché de mon amour, et s'il consentait à mon union avec Sophie, ma mère n'aurait plus rien qui troublât son repos. Cette idée me fortifia dans la résolution de confier à Sophie mon fatal secret.

CHAPITRE X.

Mort de Sophie.

Le jour commençait à paraitre, j'engageai Alerie à rejoindre Oliska et dès qu'il se fut retiré Félix

rentra et me témoigna le plus tendre intérêt. Je me levai, m'habillai et descendis dans le salon pour attendre qu'on s'y réunît, Oliska et Sophie s'y rendirent. Sophie fut effrayée de l'abattement où elle me trouvait, Oliska, à qui son époux avait dit que j'avais beaucoup souffert la nuit, me demanda ce que je ressentais. — La plus profonde douleur. — O mon ami, me dit Sophie, quelle en peut être la cause? — Vous la saurez, ma chère Sophie, vous me plaindrez, j'en suis sûr, votre pitié adoucira mes malheurs. — Mais pourquoi tarder à m'en instruire? — Ce que j'ai à vous raconter demande beaucoup de temps; la famille d'Alfibras va se réunir ici pour le déjeûner, je ne veux pas troubler ce moment consacré à l'amitié, je

vais me rendre dans le bosquet, je vous y attendrai avec Aleric et Oliska. — Vous ne voulez donc rien prendre? — Non, je souffre trop, il me serait impossible. — Dieux! que vous m'affligez! Oh! nous vous rejoindrons bientôt. Je vis ses yeux se remplir de larmes: ces marques de sensibilité me l'auraient rendue plus chère, si quelque chose avaitpu ajouter à mon amour.

Je suivais le sentier qui conduisait au bosquet, quand Alfibras se présenta à moi: j'aurais bien voulu l'éviter; mais il me joignit et me dit: Que je vous plains, mon cher Rodolphe! que celui qui trouve en opposition ses devoirs et ses affections est malheureux; mais il n'est plus temps de vous offrir des conseils, vous les

avez dédaignés lorsqu'ils pouvaient vous être utiles, je n'aurai plus maintenant que des consolations à vous offrir; mais soyez certain que mon amitié ne se lassera jamais de vous donner tous les soins qui seront en mon pouvoir; et peut-être un jour rendrez vous plus de justice à la pureté de mon zèle. — Je n'en doute pas, lui dis-je en lui serrant la main; vous, à qui l'avenir est connu, vous jugez plus froidement des événemens présens; pour nous, foibles mortels, nous en sommes accablés et j'ai besoin d'un peu de solitude pour me préparer à l'affreux sacrifice que les destins exigent de moi. — Je ne veux pas être importun et j'attendrai l'instant où vous vous sentirez le courage de retourner à la contrée de

la Discrétion ; pensez seulement que demain il ne sera plus temps d'en délivrer la souveraine. Il suivit le chemin qui conduisait à sa maison, et moi celui du bosquet.

Mes chiens, qui m'avaient accompagné, me témoignaient par leur agitation qu'ils partageaient les tourmens que j'endurais ; leur instinct bien supérieur à leur espèce me les rendait chers; ils se couchèrent à mes pieds, quand je fus assis sur le banc de gazon où la veille encore nous avions, par des jeux innocens, su trouver, Sophie et moi, le moyen de nous donner, aux yeux de tous, des marques d'amour qui ne sont senties que par celui qui les donne et par celle qui les reçoit. Absorbé par la douleur, je respirais à peine, un froid mortel se glissait de

veine en veine et des gouttes de sueur froide tombaient de mon front ; j'éprouvais toutes les douleurs d'une horrible agonie. Hélas! il n'était que trop vrai, je touchais au moment de la mort ; car depuis cet instant funeste, je n'existe plus, et semblable aux ombres errantes je n'ai plus que le simulacre de la vie. Ne pouvant supporter la clarté du jour, j'avais appuyé ma tête dans mes deux mains et je ne vis pas arriver mon amante et mes deux amis.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée du bosquet, et Sophie, pénétrée de l'état affreux où j'étais, tomba dans les bras d'Oliska en s'écriant, ô mon pauvre ami, comme il souffre! Sa voix retentit dans mon cœur, je soulevai ma tête ; mais inutilement je voulus me lever

pour aller au-devant d'eux, je retombai sur le banc; Sophie accourut, elle passa un bras autour de moi et de l'autre me pressa les mains. — O Dieu! dit-elle, avec un accent si tendre, fais que tous les maux qu'il souffre retombent sur moi; qu'il soit heureux, même aux dépens des jours de Sophie; mon ami, votre état me fait mourir, dites-moi, je vous en conjure, ce qui vous afflige? et s'il dépend de moi, croyez qu'il n'est rien que je ne fasse pour assurer votre félicité. — O généreuse Sophie! point de bonheur sans vous, vous êtes l'arbitre de mon sort; mais daignez écouter l'histoire de ma vie, c'est-à-dire celle de mes malheurs, et soyez certaine que je ne balancerai pas un seul instant à faire ce que vous m'ordonnerez; promettez-

moi avant d'apprendre mon secret, que vous m'aimerez toujours et que vous me pardonnerez de vous l'avoir caché jusqu'à ce jour? — Je vous le promets, peut-on aimer et ne pas pardonner à celui qu'on aime..... Ces mots si doux à entendre de la bouche de son amie, me rendirent la force de lui raconter, dans le plus grand détail, tout ce qui m'était arrivé depuis ma naissance; je ne dissimulai ni mes fautes, ni les bienfaits du souverain Génie; je lui rappelai, avec toute l'énergie du sentiment, les progrès de mon amour, la résolution invariable que j'avais prise, et dont Aleric était témoin, de tout sacrifier au bonheur de ne vivre que pour elle. Je voyais dans ses yeux se peindre tour à tour, la douleur, la joie, la crainte et l'es-

pérance; mais quand je lui racontai l'apparition de ma mère; quand je lui rapportai ses terribles paroles, que je prononçai le mot *malédiction*, son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, un tremblement universel s'empara d'elle; et, voyant l'effet funeste que lui causait ce récit, je me hâtai de la rassurer en lui disant: que ni la mort, ni l'enfer conjurés, ne pouvaient anéantir l'empire qu'elle avait sur moi et qu'elle seule disposerait de Rodolphe..... Elle parut plus calme, se recueillit un instant, et, me demandant de ne pas l'interrompre, elle me dit qu'elle ne pouvait me reprocher de l'avoir trompée, puisque je m'étais trompé moi-même; qu'elle voyait combien elle m'était chère et que cette douce pensée adoucis-

sait pour elle tous les maux que lui causaient ces tristes vérités; mais qu'il n'en n'était pas moins certain que je n'étais pas libre de me livrer à l'amour qu'elle m'avait inspiré, que cependant elle aimait à croire que quelque terrible que fût la menace de ma mère, je l'aimais trop pour me séparer d'elle, avec la certitude de ne jamais la revoir. Car, ajouta-t-elle au moment où j'allais répondre : ne vous flattez pas que rentré dans le palais de la Discrétion la dame vous laisse jamais sortir. — Eh ! bien, lui dis-je, je n'y retournerai pas, dut le ciel en courroux m'accabler de toute sa colère..... — Non, mon cher Rodolphe, je ne dois pas vous rendre parjure, je ne dois pas irriter les mânes de votre mère. Si

vous ne vous sentez pas le courage d'obéir aux destins, il est un seul moyen de vous forcer à remplir vos promesses sans offenser l'amour. — Ah! ma Sophie, quel est-il?..... Sophie se lève, ses yeux brillaient d'une flamme céleste; elle met sa main dans la mienne, et, prenant Aleric et Oliska pour témoins, elle jure à la face du ciel qu'elle me prend pour époux; je répète avec transport le même serment sans savoir ce qu'elle oserait tenter.—Rodolphe, mon ami, mon époux, oui, tu l'es, et je meurs contente. Elle n'avait pas fini ces mots, qu'elle s'empare du poignard d'Aleric, se perce le cœur et tombe morte à mes pieds.

Je n'entreprendrai point de peindre ce que je ressentis dans ce moment; il n'est point de mots

dans aucune langue qui puissent l'exprimer. Furieux, désespéré, je me précipitai sur elle ; je saisis le poignard, je veux descendre avec elle dans la nuit du tombeau, Aleric arrête mon bras, et Alfibras, que les cris d'Oliska avaient fait accourir vers cette scène d'horreur, s'empara de moi, et par la force de son art, suspendit toutes les facultés de mon âme. Je n'ai su que de lui qu'il m'emporta sans aucune connaissance dans le char aérien où Félix m'attendait.

CHAPITRE XI.

Retour au palais de la Discrétion.

Je ne rouvris les yeux que dans le palais de la Discrétion, où l'on m'avait couché dans le même lit

que j'y avais autrefois occupé. Quel objet frappa mes regards ? Celle qui était la cause de mon malheur, me serrant dans ses bras cherchait à ranimer ma vie dont elle avait empoisonné le cours. Je la repousse avec effroi, j'appelle Sophie, je l'appelle à grands cris, mais bientôt le sentiment de mon malheur revient avec ma vie... Je cherche mon poignard que l'on m'avait ôté, je ne sais si dans mon désespoir, j'eusse été le seul que j'en aurais frappé. Envain elle employait pour me calmer les assurances de sa tendresse, de sa reconnaissance, je n'y répondais que par des accens de fureur, je lui disais : c'est vous, oui c'est vous qui avez tué ma Sophie, vous me répondrez de son sang, rendez-la moi, ou laissez moi mourir, ren-

dez-la moi ; c'est l'amie de mon cœur, c'est mon épouse, elle l'est, le ciel a reçu nos sermens. Où est-elle ? pourquoi m'empêchez-vous de la voir, l'avez-vous aussi enlevée par vos magiques enchantemens ; retirez-vous, laissez-moi, je veux être seul ou avec Sophie, elle ne répondait à mes injures que par des pleurs. — Ma mère, ma mère, m'écriais je, sortirez-vous encore de votre tombeau, pour contempler votre ouvrage, vous avez voulu une victime, vous avez entraîné ma Sophie dans votre tombe, oh j'irai l'y chercher, je sais où vos cendres reposent, vous m'en avez appris le chemin, j'irai, j'y trouverai Sophie, je m'y ensevelirai avec elle... Insensé que j'étais, j'ai pu croire à des prestiges, non ma mère ; vous ne m'eus-

siez pas ordonné de sacrifier Sophie, ma mère, ce n'était pas vous.. Votre âme était sensible, elle chérissait la vertu, et Sophie en était la plus vive image. Non ce n'était qu'une illusion trompeuse : barbare, c'est vous qui vous êtes joué de ma crédulité. —Ah! Rodolphe, que vous êtes injuste, vous osez m'accuser d'imposture : un jour vous rougirez de vos emportemens, mais vous êtes malheureux, je souffrirai tout sans me plaindre. — Ah ! pardon, mais rendez-moi ma Sophie. — Hélas ! que n'est-il en mon pouvoir, mais les destins ordonnent de nous, et nous n'avons fait, l'un et l'autre que ce qu'ils ont décidé. Je suis à vous par tous les droits que donne la reconnaissance, vous pouvez finir mes malheurs, mais si le vôtre ne

doit pas avoir de terme, laissez-moi dans ce triste séjour, abandonnez la malheureuse..... Elle allait se nommer, quand le pigeon blanc parut, elle se tut à son aspect. Je le reconnus pour Alfibras, je me sentis un violent desir de l'étouffer dans mes mains, il le vit et vola vers moi avec une sécurité qui me fit rougir de cette pensée. Je restai dans le plus morne silence, et ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures que j'adressai à la dame ce discours.

« Je ne vous ferai, madame, aucune excuse des emportemens où je me suis livré; si vous les croyiez volontaires, ils seraient impardonnables ; mais si vous ne voyez que le malheur inoui qui trouble toutes les facultés de mon âme, combien vous devez me plaindre ; en

vain pourriez-vous espérer de voir cesser un sentiment qui détruira mon être, sans pouvoir être détruit, j'aime et j'aimerai toujours ma Sophie, en vain sa mort la sépare de moi, elle aura toujours ma pensée, mais je dois respecter sa volonté dernière. Je vivrai assez pour finir vos malheurs, mais lorsque j'aurai rompu le charme qui vous lie en ces lieux, que je vous aurai conduit dans vos états, je ne vous demande pour toute récompense, que la liberté d'aller pleurer sur la tombe de mon épouse, jusqu-à ce que j'y sois enfermé avec elle.—Je respecte votre douleur, mon cher Rodolphe, et n'en sens que plus vivement le prix des services que vous voulez me rendre. Le soleil approche de son terme; il y a aujourd'hui un an

que je vous donnai un asile dans mon palais ; c'est cette nuit que vous pouvez me délivrer pour jamais de la tyrannie de Nomogorod, des persécutions des chevaliers ; mais le charme n'est pas encore détruit, ainsi je ne puis rester avec vous ; je vous laisse avec Alfibras. Elle se retira.

Le beau pigeon blanc reprit sa forme naturelle. O vous, lui dis-je, qui connaissez le fond de mon cœur, comment osez-vous vous exposer seul avec moi, comment ne craignez-vous pas qu'un instant de fureur, en m'ôtant le peu de raison qui me reste, ne me rende coupable d'un crime que je me reprocherais, mais dont vous ne seriez pas moins la victime? Ah ! ne m'exposez pas à devenir coupable. — Non, Rodolphe, je

ne vous crains pas; la douleur peut vous rendre injuste et non pas criminel. D'ailleurs, quel est mon tort envers vous, suis-je l'arbitre du destin? Ah! si j'avais pu changer le vôtre, croyez, ami trop infortuné, qu'il n'est rien que je n'eusse entrepris, mais les coups d'un sort inévitable doivent élever notre âme au-dessus d'elle-même. Je ne combattrai plus un sentiment dont les terribles effets ont empoisonné votre vie; mais je vous demanderai d'être digne de celle dont je vous rapporte l'image. — Ah! donnez-la moi! — Mon ami, la voilà. J'ai cru devoir vous procurer la seule consolation qui vous reste, mon cœur est sensible, vos douleurs le déchirent.... Je l'entendais à peine, je ne voyais que le portrait de ma

Sophie, que dis-je, je croyais la voir elle-même, je l'arrosais de mes larmes, je lui jurais de lui être à jamais fidèle, Alfibras me parut être un Dieu consolateur, je me jetai dans ses bras pour lui témoigner ma vive reconnaissance et lui promis de faire tout ce qu'il exigerait pour la délivrance de son amie. — Si vous vous en sentez la force, mon cher Rodolphe, il n'y a pas un moment à perdre. J'ai apporté la cassette que vous m'aviez remise, je vais en tirer la pierre d'aimant, en décomposer les caractères. Tâchez cependant de prendre quelque repos; puis versant dans une coupe de cristal une liqueur qu'il avait préparée, il m'invita à la boire, j'avais refusé constamment de prendre tout ce qui m'avait été offert par la dame

de la Discrétion ; l'effet de ce calmant fut très-prompt et le sommeil le plus profond répara en peu d'heures mes forces épuisées par les violens accès de mon désespoir.

Alfibras me réveilla et me dit : mon ami, il faut rendre au repos les malheureuses victimes de Nomogorod, qui vous l'ont demandé dans la vallée noire ; mais vous n'avez plus que deux heures, il en est dix, venez avec moi dans la forêt. Je me levai et le suivis.

CHAPITRE XII.

Opérations magiques.

Pendant qu'Alfibras cherchait les plantes magiques que le talisman lui avait indiquées, je m'assis

au pied d'un chêne et regardant à la lueur de l'astre de la nuit le portrait de Sophie, j'osai faire des questions que jusqu'à ce moment je n'avais pas eu la force d'articuler. Mon ami, daignez me dire s'il ne me reste plus d'espoir; vous n'avez quitté les bords du lac que plusieurs heures après moi; je ne sais, mais il me semble que votre art est si grand que vous eussiez pu..... Ah! n'est-il pas vrai que vous l'auriez employé pour me rendre ma Sophie, si cela eût été possible, si.....—Que me dites-vous! malheureux ami, pourquoi déchirer, de vos propres mains, la blessure de votre cœur, pourquoi revenir sur des détails qui n'ont rien pour vous que d'affreux? sûrement je n'aurais rien épargné pour conserver le plus bel ou-

vrage de la nature, l'être le plus vertueux, le plus sensible; mais mon art ne peut rien contre les coups funestes qui vous l'ont ravie. Je puis, tant qu'il reste la plus faible étincelle du feu qui constitue la vie, la ranimer; mais quand il est éteint, le souverain Génie même ne pourrait le rallumer. — N'achevez pas, m'écriai-je, ce serait recevoir deux fois le coup de la mort, et posant ma tête dans mes mains, je les inondai de larmes: c'était les premières que je versais. Alfibras n'essayait pas à me consoler, il attendait en silence que je lui parlasse, je me sentis soulagé par mes pleurs et j'eus enfin la force de parler; mais toujours de Sophie. — Quoi, lui disais-je, il ne lui restait aucun signe de vie? — Aucun, mon

ami. — Ses yeux ne se sont pas r'ouverts? elle ne m'a pas demandé?—Mon ami, vous me désolez en rappelant ces tristes momens.... Que voulez-vous que je vous réponde? — Je voudrais que vous puissiez me dire que sa blessure, quoique profonde, n'est pas mortelle, que vous espérez.... — Mais mon ami, si je vous trompais, que pourriez-vous y gagner? quand vous seriez libre, vous viendriez pour revoir l'objet de votre amour et au lieu de l'autel de l'hymen vous ne trouveriez qu'un tombeau. —Quoi! déjà ses restes précieux.... — Sont, reprit Alfibras, dans l'asile du repos. — Je ne la verrai plus..... Et je retombai dans les accès du plus violent désespoir; je me frappais la tête contre les arbres qui m'environnaient.

Alfibras me prit dans ses bras et parvint à me rendre la raison, dont la douleur m'avait ravi l'usage. Voilà, dit-il, les herbes dont nous avons besoin, il faut en extraire les sucs, retournons au palais. Il avait préparé des matras dans une des salles, il y déposa une partie des plantes, la distillation fut prompte; il en tira une liqueur brune, d'une odeur très-forte. Venez, me dit-il, dans le salon noir; il descendit la lampe, ouvrit un panneau de boiserie, en tira une robe ensanglantée, des cheveux, un vase d'airain qui contenait du sang. Cette robe, ces cheveux, ce sang, en me rappelant celui dont j'avais été couvert, me firent éprouver une horreur inconcevable; je regardais Alfibras dans un morne silence, je me

souvins alors des paroles du chevalier, dans la vallée noire. Notre sage partageait en onze morceaux la robe que je ne pouvais méconnaître; il prit ces cheveux que j'idolâtrais et que je voulais lui arracher; mais je ne pus obtenir que de garder une seule de ces boucles qui tombaient élégamment sur le plus beau sein qui fut jamais. Quand il mit l'un et l'autre dans le vase, je me jetai à terre, ne pouvant supporter cet affreux spectacle, et des sanglots étouffés sortaient de ma poitrine.—O mon ami! me dit Alfibras, ne troublez pas, je vous en conjure, ces terribles mystères. J'aurais voulu qu'il eût été en mon pouvoir de vous en épargner la vue; mais je ne puis qu'obéir au destin, c'est lui qui le commande. Il y va non

seulement de ma vie, que je compte pour peu de chose; mais de la vôtre, de celle de la Dame et de dix mille de vos semblables, si ce charme n'est pas exécuté avec le plus grand soin. Tâchez de vous rendre maître de votre douleur, je vous en conjure par celle qui s'est immolée pour votre gloire, ne rendez pas inutile le sacrifice sublime de son amour; c'est elle qui vous conjure, par ma voix, d'employer, pour terminer le malheur de tant de victimes de la tyrannie du géant, ces tristes marques de son immortelle tendresse. Il faut que vous preniez ces onze voiles et que vous les posiez sur la face des onze chevaliers. — Moi, mon cher Alfibras, mes mains ne toucheront jamais..... Grands Dieux! pensez-

vous à ce que vous exigez? Sophie, Sophie seule pourrait m'y déterminer. Si je pouvais la revoir, si elle me disait, Rodolphe, je te l'ordonne, j'obéirais.

Je n'avais pas prononcé ces mots qu'une porte s'ouvre et je vois Sophie; mais Sophie dont une pâleur mortelle voilait les attraits sans les rendre moins touchans; elle marchait d'un pas lent, sa main était posée sur sa blessure, et ses yeux ne paraissaient animés que du bonheur de me revoir; je m'élance vers elle; mais elle me fait signe de ne pas approcher. — Je croyais ne jamais quitter, me dit-elle, l'asile qui me met à l'abri des coups du sort; mais ton danger, celui d'Alfibras, de tant d'êtres qui attendent de toi la vie et la liberté, m'ont con-

traint à en sortir pour peu d'instans; suis aveuglément ce que t'ordonne Alfibras; la gloire qui t'attend est la seule récompense du cruel sacrifice que j'ai fait à ta mère. Adieu, aime toujours ta Sophie, qui, même dans la nuit du tombeau, n'en chérira pas moins son époux. Elle n'avait pas achevé ces paroles, que onze heures trois quarts sonnèrent; une épaisse fumée, qui sortit de la porte par où elle était entrée, la déroba à mes yeux; je veux la suivre et je fais des efforts inutiles pour ouvrir cette porte de l'appartement, où je croyais qu'elle s'était renfermée; mais Alfibras m'en empêche, et saisi d'un saint respect, je me disposai à remplir ses ordres.

Prenant d'une main tremblante un bassin d'or, sur lequel Alfibras

avait posé les onze voiles, j'entrai dans la chambre d'un des chevaliers, je le trouvai sur son lit de mort, dans l'attitude d'un homme endormi, je posai un des voiles sur son visage, et, sans perdre de temps, nous passâmes successivement dans neuf chambres où tout était dans le même ordre. Le premier coup de minuit sonnait quand nous entrâmes dans la dixième, je craignais que nous n'eussions pas le temps d'arriver jusqu'à la onzième d'où Sophie était sortie, et où je me flattais que je la rejoindrais et pourrais la rappeler à la vie; mais je trouvai deux chevaliers sur le même lit, et prenant les deux derniers voiles, je les posai sur eux au moment que le dernier coup sonnait.

Quelle fut ma surprise, quand

au lieu de l'immobilité des autres je les vis étendre les bras et pousser un cri qui retentit dans les voûtes du salon!—Ah! ciel, m'écriai-je, le charme est manqué, combien j'en suis affligé pour vous et pour la Dame; car pour moi je suis, grâce à mes infortunes, au-dessus de tous les coups du sort. — Ne craignez rien, me dit Alfibras. Les chevaliers sautent de leur lit et se précipitent sur moi; je reculai deux pas pour mettre l'épée à la main; mais ils levèrent leurs visières et l'un d'eux me dit : mon cher Rodolphe, cessez de vouloir combattre vos plus fidèles amis. Je les reconnus aussitôt pour les frères de la duchesse de Pologne, ces chevaliers avec lesquels j'avais fait mes premières armes et qui m'aimaient si tendrement. Si mon âme

avait été susceptible de quelque joie, j'en aurais éprouvé une bien sensible en les revoyant. — Quoi ! c'est vous Charlemont..... Quoi ! c'est vous Julian : qui aurait pu penser ? Hélas ! j'ai pleuré votre perte en Pologne. — Tout le monde, reprit Charlemont, a dû nous croire descendus sur la sombre rive, tandis que l'amour de mon cher frère Julian nous retenait captifs en ces lieux, nous vous avons reconnus cette fatale nuit où vous pensâtes être victime de ses rivaux, et vous devez vous souvenir que nous nous rangeâmes de votre côté ? — Oui je m'en souviens, et en fus extrêmement étonné. — Alfibras me dit, vous me demandiez vos chiens fidèles, les voilà. — Quoi ! c'est vous qui sous tant de formes différentes m'avez

conservé la vie dans ce pénible voyage? Hélas! vous avez donc connu ma Sophie? Vous avez été témoins de sa mort? — Oui, nous partageons vos regrets, comme avons partagé votre admiration! — Ah! mes amis, vous m'avez toujours été chers; mais combien vos sentimens pour l'objet que je regrette ajoutent à mon attachement, nous ne nous quitterons plus; Julian, nous parlerons sans cesse de Sophie; mais, dites-moi, qui vous a amené ici? — Ces détails seraient trop longs, dit notre sage, il est temps d'aller joindre la dame de la Discrétion, et de l'assurer qu'elle n'a plus rien à redouter de la part de ses amans; car pour vous, dit-il en s'adressant à Julian, vous savez que vous n'avez obtenu votre retour à la vie qu'à condi-

tion de renoncer à lui parler jamais d'amour. — Je l'ai promis et serai fidèle à mes engagemens ; mais il me reste encore quelqu'espoir puisque Rodolphe refuse sa main. — Cet espoir pourra bien vous tromper ; mais n'importe, allons. Nous traversâmes le salon noir, dont Alfibras referma toutes les portes, je m'arrête à la onzième, j'appelle Sophie, je l'appelle à grands cris, mais rien ne répond à ma voix, hélas ! je ne la reverrai plus, et je ne pouvais me résoudre à suivre Alfibras.

Nous passâmes dans la galerie qui nous conduisit dans la chambre de la dame, elle me reçut avec des transports difficiles à décrire, elle embrassa Alfibras et fit beaucoup d'accueil aux deux chevaliers. Julian se précipita à ses pieds et

baisa respectueusement le bas de sa robe; elle le releva avec bonté, nous pria de nous asseoir. Que ne vous dois-je pas, mon cher Rodolphe, encore un pas dans la carrière pénible que vous parcourez pour moi et je serai libre; je rentrerai dans mes états et j'aurai le bonheur de ne faire usage de la puissance que je vous devrai que pour vous la remettre; c'est vous dire assez, Julian, que vous ne devez conserver aucun espoir. — Je n'en conserve d'autre, madame, reprit l'amoureux chevalier, que de passer ma vie dans votre cour, d'y contempler sans cesse vos attraits. —Pour moi, reprit Charlemont, je sens qu'avec la vie je reprends ma joyeuse existence, je ne troublerai les amours de personne, et j'espère qu'avec le temps vous vous

prêterez à ma philosophie et que je ne vous verrai pas toujours au désespoir. Alfibras dit quelques mots à la Dame dans une langue inconnue; elle lui répondit en lui remettant un rouleau de papier. — Vous savez, dit-elle, tous les événemens de ma vie, il faut enfin que Rodolphe les apprenne..... Mais ne perdez pas de temps pour vous rendre à la tour. — Quoi déjà vous quitter? dit Julian. — Il le faut, puissent les Dieux seconder votre entreprise; je ne puis me défendre des alarmes que me cause le combat que mon cher Rodolphe va soutenir, il ne peut savoir combien il m'est cher. En disant ces mots ses yeux se remplirent de larmes, les miens n'exprimèrent ni crainte ni tendresse et tout ce que je pouvais faire était de ne la pas haïr,

encore était-ce le dernier effort d'un cœur qu'elle avait déchiré des plus sensibles coups. — Partons, dis-je à Alfibras, et terminons une aventure qui me coûte si cher, ajoutai-je à voix; basse et je sortis accompagné d'Alfibras et des deux frères.

CHAPITRE XIII.

Nous nous rendons à la tour.

Nous descendîmes dans la grande cour où quatre chevaux de main nous attendaient; nous partîmes, et prenant la grande route du parc qui est à droite du canal, nous nous dirigeâmes, conduits par Alfibras, à la tour qu'habitait Nomogorod; elle avait cent toises de hauteur et était environnée de

chênes aussi vieux que la terre qui les portait ; tout était tranquille. J'espère, dit Alfibras, que nous arriverons à temps et que le sommeil enchaîne encore la puissance du géant, cependant, s'il est éveillé, nous en serons quittes pour gagner la caverne des squelettes en attendant que l'aurore ait forcé Nomogorod à quitter la contrée. Nous n'étions qu'à un jet de pierre de la tour, quand nous vîmes une horrible main ouvrir la fenêtre qui donnait sur la forêt. — Il est éveillé, dit Alfibras, il faut nous dérober à ses regards, nous mîmes pied à terre, nos chevaux disparurent, et nous nous couchâmes à plat-ventre sous des liannes qui nous couvrirent entièrement; nous attendîmes en silence ce qu'il plairait au sort d'en ordonner de nous.

Un moment après nous entendîmes ouvrir la porte de la tour et la terre retentir sous les pas du géant. Si je n'avais consulté que le desir de terminer ma vie, je l'aurais attaqué ; mais je craignais pour celle de mes amis. Déjà cette masse informe était près de nous, il posa un pied sur le bord de mon écharpe et l'autre à quatre toises de Julian, qui était le dernier du rang, et en six pas il était assez loin pour que nous n'eussions plus rien à redouter. Nous prîmes le chemin qui conduisait à la caverne des squelettes. — Quoi ? abandonnerions nous madame, dit Julian, à la fureur du géant ; car il va être instruit de la mort des chevaliers. — Il n'y a rien à craindre pour elle, reprit Alfibras : l'amour qu'elle inspire à ce monstre, ne lui per-

mettra pas d'exercer aucune violence, d'ailleurs il ne possède point le don de voir ce qui se passe dans l'intérieur du palais; il ne sera pas instruit que les tourmens de ses victimes sont terminés; il n'y a que nous qui serions exposés à sa colère, s'il venait à nous rencontrer. Nous nous relevâmes, et traversant le bois, nous arrivâmes au bord du canal, où nous trouvâmes une barque qui nous conduisit presqu'en face du sentier des vignes. C'est ici, dis-je à mes compagnons, qu'est le terrier par lequel Félix m'a fait entrer.

Alfibras avait du phosphore lumineux qui nous éclairait parfaitement, nous pénétrâmes dans la caverne qui avait si longtemps servi d'asile aux malheureux que j'eu

avais délivrés. Elle me plongea dans la plus profonde tristesse : ce séjour de la mort, me rappelait celui qui renfermait la moitié de moi-même. Hélas ! me disais-je, j'ai pu, par ma seule volonté rappeler à la vie cinq cents hommes que je n'avais jamais vus, et je ne puis rendre à la lumière l'objet de mon amour. Ah ! que me sert la protection du souverain Génie ; pourquoi a-t-il fallu qu'il prît soin de moi à l'instant de ma naissance, qu'il me protégeât dans les périls où je me suis exposé pour la dame de la Discrétion pour me livrer au plus affreux malheur ? Ah ! pourquoi suis je sorti de cette caverne, je n'aurais jamais connu Sophie, je n'aurais pas privé la région qu'elle habitait, de son plus bel ornement. Je n'aurais pas porté le

désespoir dans l'âme du père et de la mère de Sophie. Oh ! comme ils doivent me haïr.... Alfibras qui me voyait plongé dans les plus accablantes réflexions, chercha à m'en tirer, en m'occupant d'autres objets : mais c'était très-inutilement : on pouvait frapper mes oreilles de sons extérieurs, je paraissais entendre, mais je n'écoutais réellement que les gémissemens de mon âme, je n'agissais au dehors, que comme une machine qui se prête au mouvement qu'on lui fait faire, toute mon organisation intellectuelle n'appartenait qu'à la douleur, je n'entendais, je ne voyois que Sophie mourante, dont j'avais causé la mort. Cependant je parus écouter la lecture du manuscrit que la dame du palais de la Discrétion

avait remis à Alfibras, et que Julian lisait avec le plus tendre intérêt. Je l'ai transcrit depuis, car à cet instant, à peine pouvais-je en remarquer quelques circonstances, et tout à ma Sophie, je me trouvais heureux qu'Alfibras eût occupé la curiosité des deux frères, et m'eût ainsi débarrassé de l'obligation indispensable où j'eusse été de prendre part à une conversation générale.

CHAPITRE XIII.

Histoire de la comtesse de Hainaut, dame du palais de la Discrétion, écrite par Alfibras.

Le comte de Maubeuge eut quatre filles, l'aînée épousa le duc de Brabant, la seconde l'empereur

Charlemagne, la troisième le roi des Bulgares, qui fut détrôné peu de temps après, la quatrième le comte d'Hainault. Rien n'égalait la beauté, l'esprit, les vertus de cette aimable personne, je l'avais vu dans son enfance, et je l'avais guéri d'une maladie mortelle, elle m'avait inspiré le plus respectueux intérêt, je lui vouai dès ce moment un attachement qui durera autant que ma vie, c'est elle qui gémit depuis si longtemps sous la tyrannie de Nomogorod... Grands Dieux, s'écria Julian, quoi la dame de mon cœur.—Elle-même, dit Alfibras. —Oui mon cher Julian.—Voilà, mon frère, une assez singulière rencontre, reprit Charlemont, sais-tu bien que je ne suis plus étonné de l'extrême réserve de la dame. Diable, si elle eut

consenti à tes amoureux desirs, sans la certitude d'obtenir des dispenses, vous eussiez encouru toutes les foudres du Vatican, et je te trouve très-heureux qu'elle ait eu des principes, car tu serais excommunié, ce qui n'est pas une bagatelle à ce que l'on dit... Mais notre chère tante s'est bien conservée, car de compte fait, elle a au moins ses cinquante ans. — On ne vieillit point sous le charme, répondit Alfibras. — Ah ! que toutes les femmes voudraient à ce prix être ensorcelées ! Mon Dieu, que c'est plaisant, Julian amoureux de sa tante, qui a près de deux fois son âge! Ce rapport entre mes amis et la comtesse, me tira un instant de mon habituelle pensée, et m'adressant à Julian, avant de continuer la lecture de ce manuscrit,

dites-moi donc quel événement vous a amené dans ce triste séjour? —L'ennui de votre absence, reprit Charlemont, le desir de vous retrouver, et l'inquiétude inséparable de la jeunesse, qui ne se croit bien qu'où elle n'est pas. Vous aviez promis de nous donner de vos nouvelles dès que vous seriez arrivé, n'en recevant pas, ce qui affligeait beaucoup ma sœur, je demandai à l'Empereur la permission de passer en Syrie, avec Julian, nous fîmes inutilement ce voyage, et l'on nous jura qu'on ne vous avait point vu; alors ne voulant pas retourner à la cour de Charlemagne, nous résolûmes de courir les aventures. Nous suivîmes, sans nous en douter, la même route que vous aviez prise, il n'était question que des grandeurs et

de la magnificence du roi de Perse, nous résolûmes d'en juger par nos yeux, mais au lieu de suivre le chemin d'Ispahan, nous nous égarâmes dans la forêt, et ce ne fut qu'à la clarté de l'astre de la nuit, que nous apperçûmes les tourelles de ce palais. Nous arrivâmes au bord d'un fossé, le pont-levis se baissa de lui-même, la dame nous reçut comme vous l'avez été, mon frère fut frappé de sa beauté, qui me parut mériter son admiration, sans cependant qu'elle fît sur moi la moindre impression. Après le souper, elle nous remit la clef et le bougeoir, je trouvai le salon noir un peu trop lugubre, et j'aurais donné tout au monde, pour n'être jamais entré dans cette habitation qui me paraissait être celle de quelque génie dont j'ignorais

les intentions à notre égard. Pour Julian qui était devenu amoureux, il trouvait tout admirable : je l'assurai qu'il n'aurait aucune rivalité à craindre de ma part. Le lendemain, nous revîmes la dame, et mon frère s'étant déclaré son chevalier, elle me dit que j'étais libre de quitter son palais. Je l'assurai que je ne quitterais pas mon frère, qui lui-même protesta qu'il ne pourrait y avoir aucun bonheur sans moi, ainsi il fut convenu que je resterais tout le temps des épreuves, et que s'il était assez heureux pour obtenir sa main, je me fixerais à sa cour. Je m'amusais assez parmi les demoiselles de sa suite, j'en distinguai quelques-unes, elles ne répondaient pas même par geste, mais cela me faisait toujours passer le temps ; je lisais, je faisais

de la musique. La chasse, la pêche, la très - bonne chere, d'excellent vin et la compagnie de mon cher Julian, me rendaient la vie fort agréable. Pour lui, son amour allait toujours croissant, et je ne pouvais m'empêcher de l'avertir qu'il faisait peu de progrès, il crut que ma présence s'opposait au tendre aveu de la dame, car j'étais en tiers avec eux, et une belle nuit, mon étourdi profitant de mon sommeil, ouvrit doucement la porte, et prenant une lanterne sourde, s'achemina vers la chambre de la belle inconnue, mais à peine avait-il mis le pied dans la galerie, que j'entendis un bruit terrible. Je me reveillai en sursaut, et ne le sentant point à côté de moi, je me doutai qu'il avait fait quelque imprudence, je prends mon épée et

traversant le salon, je le trouve entouré d'hommes armés, contre lesquels il se défendait en désespéré, je me précipite au milieu d'eux, mais bientôt vaincu par le nombre, nous tombons l'un et l'autre accablés de douleurs et de fatigue, baignés dans notre sang. J'ignore par quel pouvoir nous fumes reportés sur le lit où vous nous avez trouvé. La nuit suivante nous revînmes à la vie, et nous mourûmes deux heures après comme les autres. Ce manège m'ennuyait fort, car je n'avais aucun plaisir à revoir la dame, et il me déplaisait de ressentir toutes les nuits les horreurs de la mort. Celle où vous fûtes attaqué par les chevaliers, me fit éprouver un bien vif chagrin: imaginez ce que je dus sentir en revoyant mon meilleur ami prêt à subir le même sort que nous: aussi

nous ne balançâmes pas un instant Julian et moi, à nous ranger de votre côté, mais le pigeon blanc ne nous en renvoya pas moins faire les morts. A peine étions-nous sur notre lit, qu'il entra dans notre chambre, et nous dit: il n'est point d'action vertueuse qui ne soit récompensée. En ayant voulu sauver la vie de Rodolphe, vous avez mérité de vivre, mais ce ne peut être qu'à deux conditions, la première, c'est que Julian renoncera à son amour, et cédera ses droits à Rodolphe, la seconde, c'est que vous accompagnerez l'amant de la dame sous la forme d'animaux à ma volonté. — Beau pigeon blanc, lui dis je, il n'est rien que je ne préfère au triste état où nous sommes, mais je ne puis disposer du cœur de Julian. — Ah! pourrais tu dou-

ter, reprit mon frère, que je ne sacrifie tout pour te rendre à la vie que tu n'as perdue que pour moi. Je ne peux pas dire que je n'aimerai plus, car qui peut commander à son cœur, mais je jure de ne jamais parler à la dame de ma passion. — Je reçois votre serment, comptez sur ma parole, aussitôt que le chevalier sera de retour dans le palais, vous serez libre; d'ici à son départ, vous resterez dans votre appartement où vous jouirez d'un doux sommeil. Il nous donna à chacun une pastille et nous dormîmes jusqu'au jour où nous fûmes réveillé par votre voix, et que vous criâtes par trois fois : je suis Rodolphe. Depuis, vous savez quelle a été notre existences; privé du bonheur de nous faire reconnaître à notre ami, nous jouis-

sions au moins de celui de vous rendre quelques services; revenus dans ce palais, nous attendions avec empressement le moment où nous serions rendus à la société, rien à présent ne manquerait à ma satisfaction, si mon frère et mon ami n'étaient pas victimes d'un sentiment cruel: puisse mon amitié adoucir leurs malheurs! — Les miens, dis je à Charlemont, ne peuvent finir, mais j'espère que vous verrez Julian heureux; il ne parlera pas à la princesse de son amour, mais il cherchera toutes les occasions de faire valoir ses aimables qualités: le temps, sa constance, triompheront de la froideur de cette belle femme, dont Julian voudra bien continuer de nous apprendre la destinée.

CHAPITRE XIV.

Suite de l'histoire de la comtesse d'Hainault, dame du palais de la Discrétion, écrite par Alfibras.

Le comte mourut peu d'années après son mariage, et Nomogorod qui avait rencontré la comtesse en devint amoureux et l'enleva. Mon art m'en instruisit, et comme je lui étais très-attaché, je vins presqu'aussitôt qu'elle dans cette contrée, qui n'était alors qu'un désert affreux. Ne voulant pas que le géant sût qui j'étais, car il n'a pas la connaisance des choses ocultes, je n'y parus que sous la forme d'un pigeon blanc. Ne voyant dans ce pays sauvage d'autre habitation que la tour, je pensai que Nomo-

gorod y avait renfermé la comtesse, j'attendis qu'il fut sorti, je volai vers une des fenêtres, je vis cette femme si intéressante enchaînée, sur un coin de l'énorme lit du géant, les cheveux épars, et accablée du plus affreux désespoir. Je volai doucement jusqu'à elle et m'approchant de son oreiller, je lui dis: ô vous qui méritez le sort le plus doux, croyez que je partage vos douleurs. Elle fut étonnée d'entendre ma voix qu'elle reconnut, et de n'appercevoir qu'un pigeon. — Vous cherchez Alfibras, ajoutai-je, c'est moi qui, dans cet instant, ne puis paraître à vos yeux que sous cette forme, mais soyez certaine, Madame, que je vais tout employer auprès du souverain génie pour finir vos malheurs; je pars dans cet instant pour l'éthé-

rée, j'espère demain à la même heure vous amener du secours.

Je me rendis donc au palais d'Alcindor, il me promit que les maux de la princesse finiraient si je pouvais détruire la tour du Géant, mais que Nomogorod se défendrait par tous les ressorts de la magie. Cependant que comme il était sans force depuis minuit jusqu'à deux heures du matin, il serait peut-être possible de ne pas laisser pierre sur pierre, et qu'alors je pourrais ramener la souveraine; qu'il me défendait d'employer à cette destruction aucune puissance élémentaire, et que si la tour n'était pas démolie, la comtesse resterait sous la puissance du géant jusqu'à ce qu'un chevalier la délivrât aux conditions dont vous êtes instruit. Alcindor me donna la permission

de venir dans tous les temps la consoler sous la forme que je voudrais, pourvu que personne ne pût jamais s'en douter. Je me prosternai aux pieds du trône du souverain génie, et je volai en Hainault, où ayant fait assembler ses plus fidèles sujets, je leur racontai les malheurs de la souveraine, et leur demandai s'ils voulaient venir m'aider à la délivrer. Je leur avais tû le lieu où elle était enfermée, pour ne pas les effraier par la longueur du chemin: il s'en trouva huit cents qui ne demandèrent pas mieux que de me suivre, et quatre cents femmes, épouses de ces braves; les demoiselles de la comtesse voulurent les accompagner. Je leur donnai rendez-vous au coucher du soleil, dans une grande plaine auprès de Valenciennes. Ils s'y ren-

dirent, et dès que je les vis tous rassemblés, je les transportai dans la contrée de la Discrétion, où nous arrivâmes à onze heures et demie du soir. Je les fis cacher dans l'épais de la forêt, et à minuit précis nous nous rendîmes au pied de la tour. J'avais eu soin de les munir d'échelles et d'outils nécessaires, ils se mirent tous à l'ouvrage, avec un zèle extrême, et il n'était qu'une heure du matin, que le second étage avait cédé à leur effort, mais la construction du premier était bien plus solide, les pierres étant réunies par un ciment qui ne donnait aucune prise aux instrumens les plus forts. Ils se cassaient presque à chaque coup qu'ils donnaient : envain épuisèrent-ils tout ce que la force, l'adresse peuvent imaginer, ils ne

parvinrent à en lever que trois assises de pierre, deux heures sonnèrent, et le géant se réveilla et passant son énorme tête au-dessus de ce qui restait des murs: Peuple de fourmis, s'écria-t-il, je ris de votre entreprise, vous allez devenir immobiles comme le seront toujours les pierres dont ce superbe édifice est construit. Aussitôt ils restèrent dans la même attitude qu'ils avaient quand Nomogorod parut, ils voulurent lui parler, mais leurs langues étaient enchaînées. Je frémissais de rage, et j'allais malgré l'énorme disproportion de sa taille, l'attaquer, lorsqu'il m'adressa la parole. — Subalterne agent du souverain génie, va retrouver les éternels hivers du lac de Waln, et laisse-moi en repos dans mes états où tu n'as pas le

moindre pouvoir. Alors reprenant ma forme emplumée, je volai à tire d'aile au palais d'Alcindor. Je sais, me dit-il, le sujet qui vous amène, je ne puis rien changer à l'ordre du destin, tout ce que je puis faire, c'est de rendre aux sujets de la comtesse, la faculté d'agir, mais non de parler: encore ne seront-ils libres que depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; dès que cet astre quittera l'horison, ils seront forcés de la laisser seule sous peine de la vie; vous pourrez cependant les employer tout le temps qu'ils seront libres, à rendre le sort de la dame plus doux, je vais obtenir du destin que le géant se prête à vos desirs, et à ceux de la comtesse. Qu'il vous laisse disposer de ses trésors immenses, voilà tout ce que je puis faire pour

adoucir sas malheurs qui dureront selon toutes les apparences, vingt-cinq années, car beaucoup de chevaliers se présenteront, mais je ne crois pas qu'aucun remplisse les conditions: cette brillante aventure paraît être réservée au fils qu'Imelingue vient de mettre au jour.

Heureux Rodolphe, dit Julian en s'interrompant, pourquoi les Dieux vous ont-ils choisi.... Son exclamation me tira de mes douloureuses réflexions et réveilla Charlemont qui s'était profondément endormi.—Heureux, lui dis-je, vous oubliez donc les maux qui me déchirent... — De quoi parlez-vous, dit Charlemont en baillant. — Il m'envie l'honneur d'avoir été choisi par Alcindor, hélas! je le lui cède bien volontiers. — Eh bien,

les aventures de notre chère tante sont-elles tragiques, je me suis endormi au moment où Alfibras la trouve enchaînée sur le lit du géant. Pour une personne si réservée, cela me paraît un peu leste; ma foi à la place de Rodolphe, je ne me soucierois guère d'épouser une femme qui aurait reposé auprès de ce monstre. Je l'ai regardé à l'instant qu'il enjambait au-dessus de nos têtes, c'est un fort vilain monsieur, et il me semble que ma respectable tante aurait dû suivant les lois de l'honneur, se tuer plutôt que de consentir à passer la nuit avec lui. — Vous en parlez bien à votre aise, seigneur Charlemont, dit Alfibras, vous ignorez que sous le charme, on ne peut pas plus plus attenter à ses jours que vieillir. — Ah! C'est appa-

remment, reprit le joyeux Charlemont, par cette raison que tant de femmes vivent après certaines aventures : je ne m'en étonne plus, c'est qu'elles sont charmées. — Toujours aussi fou qu'à ton ordinaire, mon cher frère. — Je ne sais quel est le plus sage de nous deux... Reprends ton récit sans t'interrompre par des exclamations. Car quand tu lis sur le même ton, cela me procure le plus doux sommeil; quant à vous, mon cher Rodolphe, vous êtes trop poli pour ne pas écouter. — J'écoute avec intérêt : quelqu'infortuné que je sois, je ne puis me défendre de convenir que la comtesse d'Hainault ne l'ait été infiniment, et je desire la rendre au bonheur, en l'engageant de faire celui de Julian, qui reprit le manuscrit et continua de lire.

CHAPITRE XIV.

Suite de l'Histoire de la comtesse d'Hainault ou de la dame de la Discrétion, écrite par Alfibras.

J'OBTINS encore que Nomogorod n'aurait le droit de ne se trouver avec la comtesse que deux heures par jour, après le coucher du soleil, et que le reste du temps elle serait absolument maîtresse de faire tout ce qu'il lui plairait, le souverain génie me donna un firman signé de sa main, et je retournai à la contrée.

Aussitôt que Nomogorod m'apperçut, il voulut me railler sur mon peu de puissance, mais laissant tomber à ses pieds le firman d'Alcindor, je lui ordonnai de le

lire, alors il ramassa le rouleau et lut en tremblant les ordres du souverain génie, et ployant un genou en terre, il dit qu'il s'y soumettrait, autant dit-il par amour pour la comtesse que par respect pour les lois d'Alcindor, et ouvrant la porte de la tour...Regne, lui dit-il, en souveraine dans cette contrée, je ne me réserve que cette tour pour mon habitation; il toucha ses chaînes qui se rompirent d'elles-mêmes..... La comtesse sortit aussitôt et se vit entourée de ses fidèles sujets qui avoient repris la faculté d'agir. Sa joie fut extrême, mais ce qui l'affligea, c'est qu'ils ne répondaient pas aux questions multipliées qu'elle leur faisait. Je me posai sur son épaule, et lui racontai en peu de mots tout ce que le souve-

rain génie faisait pour adoucir son sort, elle lui en rendit graces et me pria de venir la voir le plus souvent qu'il me serait possible, et de reprendre ma forme naturelle, dès que le géant serait endormi.

Cependant les fidèles Belges s'empressèrent de lui bâtir une cabane qu'ils entourèrent de feuillée, et ayant pris dans un grand coffre de fer qui était le principal meuble de la tour, et dont Nomogorod leur avait confié la clef, des tapis et des étoffes précieuses, ils en formèrent un lit, où ils l'engagèrent à se reposer, ils lui préparèrent le souper le moins mauvais qu'il leur fut possible; car depuis qu'elle avait été enfermée avec le géant, elle n'avait voulu prendre aucune nourriture. Elle fut sensible à leur tendre intérêt,

et accepta les mets qu'ils lui offrirent, mais dès que le soleil eut cessé d'éclairer la contrée, ils se retirèrent dans la forêt, et passèrent la nuit dans la caverne; qui depuis que je les avais transportés de la Belgique, leur avait servi d'asile.

Le géant sortit alors de la tour et vint exprimer à celle pour qui il était *enfievré* d'amour, sa ridicule passion; elle l'écouta dans le plus grand silence, et les deux heures étant écoulées, il retourna dans sa tour, et tous les jours, depuis vingt-cinq ans, il en a fait autant sans en être mieux traité..... Grand bien lui fasse, interrompit Charlemont; mais eussai-je été plus laid que Nomogorod, ce qui n'est pas peu dire, et ma tante plus belle que Vénus, il y aurait long-temps que je l'aurais plantée là. — C'est,

lui dis-je, que vous ne connaissez pas l'amour. — Non pas comme vous l'entendez. — Ah! il n'est qu'un sentiment, vainqueur de tous obtacles, qui mérite ce nom, dit Julian. — Pour moi, reprit Charlemont, j'appelle amour ce feu qui nous anime, cet enfant de la jeunesse et de la santé, qui naît des desirs, que la plus douce jouissance entretient et qui meurt faute d'espérance, pour renaître auprès du premier objet qui répond à nos vœux. — Belle morale! mon cher Charlemont, dit Alfibras. — Je ne sais si elle est belle; mais elle est bonne pour celui qui la pratique, et je dirais même pour la société; car elle ne trouble personne. Vous autres gens à grandes passions, vous ressemblez à des volcans, il ne faut vous voir que de

loin. Je ne pouvais m'empêcher de convenir qu'il avait raison; mais cependant je préférais les maux cruels que j'endurais, à cette insouciance qui ne connaît pas, il est vrai, les tourmens de l'amour; mais aussi qui n'en a jamais goûté les charmes, dont au milieu de mes douleurs il me restait encore une impression si forte que le seul nom de Sophie me faisait tressaillir de volupté. — Mon ami, dis-je à Charlemont, conservez votre heureuse philosophie, qui vous rend très-aimable et supportez la tristesse où nous entraîne la perte irrésistible de nos cœurs. — Eh! bon dieu, je ne vous blâme point; mais je vous plains. — C'est une chose bien bizarre que l'espèce humaine, dit notre sage, nous croyons malheureux tout ce qui

ne sent pas comme nous, sans réfléchir que l'on ne sent de telle ou de telle manière que par l'organisation que nous avons reçue de la nature, et celui qui passe sa vie dans les convulsions des passions, que l'on croit, d'après cela, très-malheureux, ne supporterait pas un instant le vide de l'indifférence, qui fait le bonheur de celui qui, comme Charlemont, se rit des traits cruels de l'amour. Tous deux seraient également à plaindre si, par des combinaisons que je crois impossibles, ils se trouvaient subitement changés d'état: tout est bien dans l'ordre général et même particulier, parce que rien ne pourrait être mieux sans qu'il fût mal; mais Julian, on vous interrompt toujours et quoique nous ayons à rester ici jusqu'à

l'aurore, ce temps ne suffirait pas pour que vous soyez instruite de tout ce qui intéresse la comtesse, si nous nous mettions à discuter nos opinions sur le sentiment; les nuances en sont si délicates qu'elles entraîneraient un temps prodigieux, seulement à les définir.

CHAPITRE XV.

Suite de l'histoire de la comtesse d'Hainault, ou la dame de la Discrétion, écrite par Alfibras.

Dès que minuit fut sonné, je m'approchai de la cabane où la comtesse s'était retirée, et, apercevant de la lumière, j'y entrai; elle me fit asseoir auprès d'elle et nous causâmes une grande partie de la nuit; elle avait une infinité

de choses à me dire et je n'en avais pas moins à lui raconter. Il fut convenu que je viendrais tous les mois passer vingt quatre heures dans la vallée de la Discrétion et que je serais prêt, dans tous les temps, à voler à son secours.

Dès le lendemain on posa les fondemens du palais, et il fut achevé en trois mois. La comtesse d'Hainault déploya dans cette magnifique construction, ainsi que dans tous les travaux qu'elle a fait faire dans la forêt, ce génie créateur, ce goût exquis, don précieux qui élève l'homme presqu'à l'égal de la Divinité.

Je venais exactement, comme j'en était convenu, voir la comtesse; elle me demandait sans cesse si Rodolphe viendrait bientôt seul; il lui paraissait digne de la

délivrer. — Comme les femmes sont bizarres, s'écria Julian, que ne répondait-elle à mon amour, il y aurait cinq ans que je l'aurais remise en possession de ses états.... Comment préférerait elle un homme qu'elle n'avait jamais vu. — Mais dont je lui peignais toujours les éminentes qualités, répondit Alfibras. — Et surtout la fidélité, dit Charlemont.—Hélas! je l'eusse toujours été, si je n'avais rencontré Sophie! — Oh! oui, je me souviens toujours du beau saut que vous fîtes pour ne pas consentir à partager l'amour de la reine de Perse, mon cher camarade, je vous avoue que je vous trouvais bien bon. — Ah! ne rappelons pas une erreur qui n'a laissé nulle trace dans mon âme; je vous le répète, si je n'avais pas rencontré

Sophie, je n'aurais rien aimé à l'égal de la comtesse. — Ah! je le crois, dit Julian. — Tu es donc toujours amoureux d'elle, mon cher frère, malgré la parenté; et que dira le Saint Père? — Ah! si j'étais assez heureux pour qu'elle consentît à mes vœux, je trouverais bien le moyen d'avoir des dispenses.

Il faut cesser de lire, dit Julian, car ce fou ne nous laissera pas tranquille; confiez-moi, dit-il à Alfibras, ce manuscrit, et notre sage y consentit.—Maispuisqu'on ne lit plus, dit Charlemont, on pourrait bien déjeûner? — Je ne puis rien vous offrir ici que ce qui est préparé par les Gnomes, les Ondins et les Salamandres. — Et qu'importe, nous essayerons s'ils sont bons cuisiniers. Alfibras

frappa du pied la terre, d'où il sortit une table parfaitement servie. Charlemont y fit honneur et sa gaîté s'exerça par mille saillies contre son frère; Alfibras voulut lui parler raison, mais il lui fut impossible de la lui faire entendre et sur tout quand le champagne eut ajouté à sa folie accoutumée.

Il fait jour, nous dit notre sage, nous pouvons retourner au palais, nous reviendrons ici ce soir attendre l'heure à laquelle le géant dormira, ainsi nous ne manquerons pas l'instant favorable.

CHAPITRE XVI.

Qu'on peut passer si l'on veut.

Nous nous rendîmes au palais où la comtesse nous attendait avec la plus vive impatience. Nous sommes arrivés trop tard, lui dit Alfibras, il faut que cette journée se passe encore avant que vous ayiez recouvré votre liberté..... Julian ne lui en laissa pas dire davantage et exprima à la comtesse le bonheur qu'il avait eu en apprenant qu'il lui appartenait de si près. — Vous ne devez pas être étonné, lui dit-elle, d'après cette proche parenté, de la réserve que j'ai mis avec vous; mais croyez que vous m'êtes très cher, et qu'après Rodolphe, il n'est rien que

j'aime plus que vous, et même cet écervelé de Charlemont qui a tout le caractère de son père, qui se laissa détrôner, tandis qu'il passait son temps en fêtes et en plaisirs, riant de tout, se moquant de tout, sans que son caractère ait reçu la moindre altération; deux heures avant sa mort il faisait encore des épigrammes.—Je compte bien en faire autant, ma chère tante, ne vous en déplaise.—C'est bien pour vous, qui, grâce à votre père, n'avez personne à gouverner. — Oh! c'est ce dont je le remercie. Gouverner les hommes quand on a bien de la peine à se conduire soi-même, convenez entre nous que c'est le dernier degré de la folie humaine. — Je ne disputerai pas sur la politique avec vous, mon cher neveu; e ne vous

dirai point que vous abusez des mots, gouverner les hommes n'est pas les conduire à sa fantaisie, mais suivant les lois qu'ils se sont faites eux-mêmes, dont ils remettent l'exécution à un ou à plusieurs, qui ne sont jamais que leurs représentans. — Eh! bien qu'ils choisissent, pour se représenter, qui ils voudront, pourvu que ce ne soit pas moi..... Je trouvais qn'il avait raison; mais, par un autre motif que lui, je n'aspirais qu'à la liberté et j'espérais bien céder à Julian, et sa tante et ses états, si je parvenais à la délivrer en ôtant la vie à son tyran.

Je ne vous rapporterai pas comment se passa cette journée, je crois qu'elle offrait peu de détails intéressans. La comtesse m'accablait de caresses et de reconnais-

sance, et il m'était tellement impossible d'y répondre, que je lui demandai la permission de me retirer dans l'appartement qu'elle m'avait fait préparer; il n'était plus dans le salon noir; elle avait craint qu'il n'ajoutât à ma profonde tristesse; elle se trompait: rien ne pouvait l'aggraver, et, en quelque lieu que j'habitasse, l'univers n'était pour moi qu'un vaste tombeau; mais ce logement me convenait mieux qu'un autre, l'espoir que Sophie existait peut-être encore, qu'elle était enfermée dans le onzième appartement, me donnait le plus vif desir de l'ouvrir. J'emportai plusieurs clés avec moi; mais je trouvai les galeries fermées avec des barres de fer qu'il me fut impossible de rompre. Je revins donc tristement dans mon

appartement, j'ouvris toutes les pièces qui le composaient, j'y trouvai un petit cabinet où était un amour de marbre blanc, posé sur un piedestal; je formai le projet de faire changer l'expression de cette figure, et d'obtenir du sculpteur qui l'avait fait, de lui donner celle de la douleur, de briser son arc et ses flèches, et de ne le rendre attentif qu'au portrait de ma Sophie que j'avais posé sur le socle dont je voulais qu'il fît un autel. En attendant, j'entourai cette précieuse image des fleurs dont la comtesse avait fait parer mon appartement; je suspendis un ruban que Sophie m'avait donné et la tresse de cheveux que j'avais supplié Alfibras de me laisser prendre lors des affreux mystères, puis, me prosternant au pied de cet au-

tel, je donnai un libre cours à mes pleurs. C'est ici, me dis-je, que je passerai la plus grande partie des jours qu'il me faudra rester dans ces funestes lieux, et, tout entier à ma douleur, je ne m'aperçus pas que j'étais resté bien passé le coucher du soleil.

J'entendis que l'on frappait à la porte de mon appartement, je me levai, et refermant avec grand soin ce sanctuaire, j'allai ouvrir, c'était Alfibras, qui me dit : la comtesse vous attend, le moment approche où le sommeil de Nomogorod va lui ôter pour toujours sa puissance et non lui ravir la vie; car il ne peut la perdre qu'en combattant contre vous; mais les destins et votre courage vous ont rendu possesseur d'un talisman qui lui ôtera, avec cette taille gi-

gantesque, cette force extraordinaire qui aurait rendu la partie trop inégale: c'est l'anneau de votre père; il faut seulement que vous puissiez le toucher au front pendant son sommeil; hier nous sommes venus trop tard; mais aujourd'hui en nous tenant dans la caverne des squelettes et en sortant à minuit, nous serons à la tour avant qu'il se réveille. — Partons, lui dis-je. — Non, il faut que vous voyiez la comtesse avant de quitter son palais. — Et que lui dire? mon ami, est-il un supplice plus insuportable que de recevoir des marques d'attachement de celle que l'on haïrait si l'on pouvait haïr la vertu? — Vous ne penserez pas toujours de même, mon cher Rodolphe, vous aimerez un jour la comtesse. — Jamais, mon

ami; mais allons la voir puisqu'il le faut.

Nous passâmes dans l'appartement de la souveraine, qui ne me fit aucun reproche d'être resté toute la journée loin d'elle, mais me demanda seulement avec le plus tendre intérêt des nouvelles de ma santé. — Elle est bonne, et très-bonne, mais il faut que je vive pour vous rendre au bonheur. Partons mes amis. — Oh! nous ne partirons pas sans souper, dit Charlemont, il me fallut encore supporter l'ennui d'un grand repas.

Enfin nous nous rendîmes à la caverne, et nous en sortîmes à minuit, pour nous acheminer vers la tour. Jamais, dit Alfibras, nous n'avons couru de plus grands dangers que dans ce moment. Si Nomogorod se réveille, nous som-

mes perdus.—O mes amis, dis je aux deux frères et à Alfibras, laissez-moi aller seul à la tour, à quoi bon vous exposer. — Nous ne vous quitterons point, me dirent-ils, tous trois en même-temps. — Je ne céderais pas ma place, dit Charlemont, cela sera si plaisant de voir la mine de ce colosse, quand il ne se trouvera pas plus grand que nous, il m'a paru d'une bétise extrême. — Il est difficile d'avoir moins d'esprit, répondit Alfibras, et cela est très-heureux, car avec sa force et ses richesses, s'il avait eu seulement le sens commun, il aurait été impossible de délivrer la comtesse.

Nous suivîmes notre chemin, et nous trouvâmes la barque au bord du canal, la nuit était très-belle, la clarté de l'amante d'En-

dymion inspirait une douce mélancolie, les ombres qu'elle dessinait sur la terre, par leurs formes irrégulières, laissaient à l'imagination le pouvoir d'en créer les objets qu'elle voulait voir. Vingt fois je crus apercevoir ma Sophie, et j'étais prêt à tomber à ses pieds, mais le prestige disparaissait en s'avançant vers l'objet qui l'avait fait naître. Enfin nous arrivâmes à la tour.

FIN DU TOME TROISIEME.

36011